

GENRE À L'ÉTUDE, ÉTUDE DU GENRE

(dossier de presse littéraire)

Sammy Engramer

HÉTÉRO QUEER

GALERIE CLAUDINE PAPILLON

13 rue Chapon

75003 Paris

SOMMAIRE

Carton d'invitation « Hétéro Queer »

L'HÉTÉRO QUEER POUR TOUS

Eléonore Marie Espargilière

ENTRETIEN

réalisé par Jim Beam

ANALYSE DE L'ŒUVRE « M'AMANT »

Agathe Milien

QUELQUES DIVAGATIONS SUR « LA SECONDE PEAU »

Sammy Engramer

COMMUNIQUÉ DE PRESSE

Eléonore Marie Espargilière

VUES DE L'EXPOSITION

REMERCIEMENTS

Carton d'invitation



Sammy Engramer

HÉTÉRO QUEER

du 22 mars au 10 mai 2014
Vernissage le **22 mars** de 15h30 à 20h30

Galerie & Galerie R+1
13 rue Chapon 75003 Paris
+33 (0)1 40 29 07 20

Claudine & Marion Papillon
www.claudinepapillon.com
galerie@claudinepapillon.com

Claudine Papillon Galerie

L'HÉTÉRO QUEER POUR TOUS Notions de base, généralités, et apologie

(...) toute question est indiscrete, elle est – quelle que soit la sublimité des contenus – recherche de la sexualité de l'autre voyeurisme, contrainte à l'exhibition.

Roland Barthes, *Le Neutre*, 1977-78

L'art a-t-il un sexe ? Depuis le temps qu'on s'amuse ou qu'on s'ennuie ferme à démêler le tien du mien à ce propos, un élément concret a trouvé à s'affirmer : les artistes, eux, en ont un. Ils ont en commun de presque tous en parler, et bon nombre de spécialistes de la psyché humaine s'accordent pour voir dans la libido le point d'origine de toutes les pratiques créatrices. Pour ne fâcher personne, disons que les artistes ont au moins un sexe par tête de pipe, pas toujours le même, soit qu'il change de définition pour des raisons d'appartenance à une époque, soit qu'il change — physiquement ou symboliquement — pendant la durée de la vie de l'artiste.

En ce qui concerne Sammy Engramer, que tous ceux d'entre vous qui s'inquiètent à son sujet soient rassurés d'emblée : il va très bien, et lui serrer la main reste envisageable, de quelque bord que l'on soit de la politique sexuelle. Ceci, naturellement, ne valant pas pour les sectaires... On doit cependant à Érik Noulette, Directeur d'Emmetrop, la qualification du dit Sammy d'**hétéro queer**, inaugurant à son insu un chapitre désinhibé du travail de cet artiste qui ne manque pourtant pas qualifications, en même temps qu'un petit mot pour lui faisait franchir une grande étape à la théorie sexuelle, appliquée ou non à l'esthétique.

À ceux d'entre nous qui ont grandi dans le bain amniotique de la théorie du genre (**gender**, pour les intimes, et « gendre » dans le cas des hommes depuis la loi Taubira de 2013), il importe de rappeler ce qu'est un hétéro — diminutif d'hétérosexuel. L'hétérosexuel a pour particularité de ne prêter intérêt, sexuellement parlant, qu'aux individus de genre opposé, et ce, quel qu'usage qu'il en fasse, bien ou

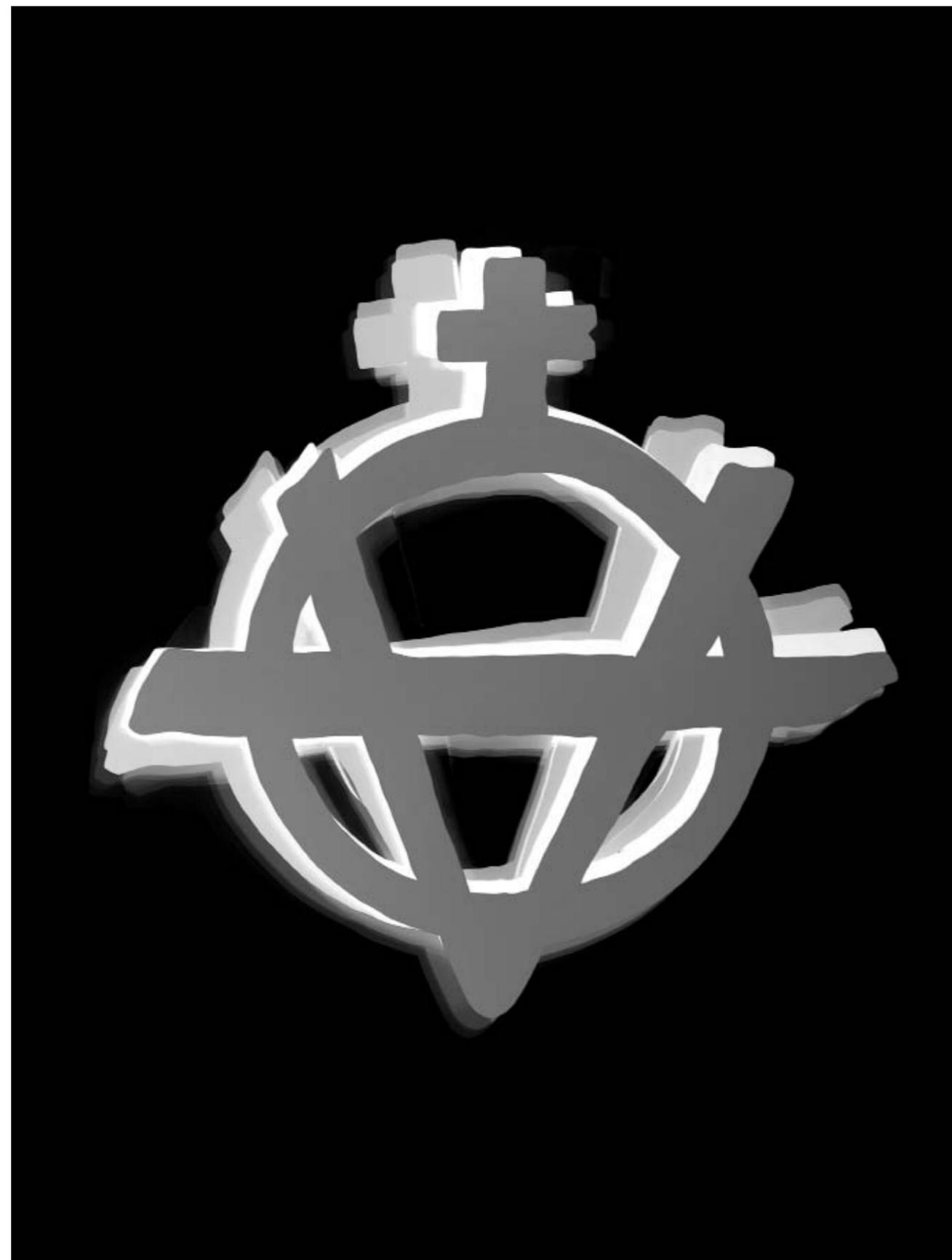
malveillant, croyant ou pratiquant ou les deux, reproductif ou infertile, etc. Les sous-divisions de l'hétérosexualité sont quasiment innombrables, et il est possible que de nouvelles variétés existent encore à notre insu, tant est vaste ce groupe institué dans la culture notamment occidentale pour des raisons obscures tenant pour part aux trois monothéismes, pour part aux conventions sociales, pour part à l'irrépressible propension que l'espèce humaine a à éviter son extinction — tout en y consacrant la majeure partie de son temps, telles que : consommer des substances nocives, inventer des artefacts nuisibles, et s'adonner à la haine sous toutes ses formes les plus efficaces.

Il est indispensable de rappeler ici qu'**hétéro** est d'abord un préfixe d'origine grecque, indiquant l'absence d'unicité, l'irrégularité, la disparité, la dualité, l'altérité, pour ramasser en vrac les notions qui y sont le plus couramment rattachées. N'oublions pas de nous taper sur les cuisses à l'idée que la Grèce ancienne est presque autant assimilée à la pédérastie et au saphisme qu'à l'érection des colonnes sacrées, encore partiellement debout, qui drainent des foules d'individus désireux de figurer sur une photographie devant un phallus géant en pierre.

Queer, pour sa part, est un mot d'origine anglo-saxonne signifiant bizarre, étrange, ou curieux. C'est par dérivation qu'il est devenu, dans un premier temps, une insulte à l'intention des invertis, avant que la fière revendication de légitimité sociale des homosexuel(le)s, puis de toute la kyrielle des bi/trans/asexué/intersexe n'en fasse un terme à connotation positive dans des milieux tellement avant-gardistes que la mode s'est chargée de parachever sa gloire. **Queer** est à présent en bonne place sur le podium des identités à afficher, quand bien même on n'en « serait pas », comme l'on disait au début du XX^{ème} siècle.

Et c'est ainsi que dans une synthèse des plus tendres, Sammy Engramer a pris sur lui d'incarner ce nouveau possible dans lequel bien des personnes d'obédiences variées pourront se reconnaître. (Excluons de leur inventaire les enfants, qui en qualité de pervers polymorphes ont déjà bien trop de privilèges pour qu'on leur en consente un supplémentaire). En effet, l'expression **hétéro queer** peut convenir à bien des gens, génération et genres confondus, pourvu qu'il recouvre – ou dévoile – une tournure d'esprit décroissant, ouverte, oserais-je dire généreuse.

Du Monsieur qui partage avec une sourcilleuse équité les travaux du ménage avec sa compagne à la sauvageonne préférant s'adonner aux joies du football plutôt qu'à celles de l'art d'habiller Barbie (+ de 30 ans) / Bratz (- de 18 ans), en passant par Harold et Maud, Madonna, Scott Fitzgerald, **Orlando** (Virginia Woolf), Letal dans **Talons aiguilles** d'Almodovar (1993), Colette, Grace Jones, David Bowie et quelques milliers d'autres, les déclinaisons de l'**hétéro queer** sont légion passées et à venir. Les cas litigieux comme celui de Suzy Solidor mouillée dans la collaboration par négligence mais affichant ses amours ambiguës, ou L.F. Céline disant avec un calme sourire « je suis gratuite » ne doivent pas refermer l'éventail circulaire de cette appellation qu'à dater d'aujourd'hui on va chercher à contrôler. J'en veux pour preuve que le libéralisme actuellement en vogue se veut nécessairement laïc. Or, dans la mystique juive, on lit à livre ouvert la démonstration du caractère antédiluvien de l'**hétéro-queer**¹.



Pour revenir à l'étymologie, Sammy Engramer concilie donc duel et bizarre, division et étrangeté, ce qui revient à résumer de façon incroyablement efficace la condition humaine en général. L'ambivalence des pulsions et des aspirations, la complexité des constitutions physiologiques et la contingence destinale universelle sont des difficultés sur lesquelles tout le monde s'entend. Il serait surprenant, de ce fait, que l'**hétéro-queer** qui apparaît aujourd'hui comme le plus délicat, le plus solide et le plus tranchant de tous les fils à couper le beurre ne fasse pas l'unanimité.

Eléonore Marie Espargilière

1 - « **Une âme humaine est (...) substantiellement masculine et féminine à la fois. Sa scission en une entité mâle et une entité femelle est un accident nécessaire à sa descente dans le monde inférieur. La reconstitution de son unité bisexuée, de sa «forme androgyne» selon l'expression de Gikatila, est l'enjeu principal du mariage réussi, celui-ci étant le garant des retrouvailles dans l'au-delà et il en représente déjà ici-bas une sorte de reflet ou d'imitation dans les conditions et les limites du monde terrestre. Ce type de discours, qui doit évidemment beaucoup au mythe d'Aristophane dans le Banquet de Platon (...) recèle les germes d'un ébranlement de la séparation tranchée entre un sexe masculin et un sexe féminin. Il n'est d'âme et par conséquent d'être humain au sens plein, que mâle et femelle en même temps. (...) Ainsi l'individu n'est pas porteur d'un sexe (masculin ou féminin), à savoir d'une séparation qui le marque et l'assigne à un destin d'homme ou de femme, la séparation – son sexe – est sa condition existentielle momentanée et accidentelle appelée à être dépassée.** »

Charles Mopsik, Le sexe des âmes, Aléas de la différence sexuelle dans la cabale, Ed. de l'éclat, 2003.

HÉTÉRO QUEER, une exposition de Sammy Engramer
Galerie Claudine Papillon, du 22 mars au 07 mai 2014
(avec la participation de Johana Beaussart)

ENTRETIEN réalisé par Jim Beam

Jim Beam : Le titre de ton exposition est un peu déroutant, pourquoi Hétéro Queer ?

Sammy Engramer : Il y a quelques mois, nous discutons avec Erik Noulette de son intervention à propos du mouvement Queer pour le CIPAC se déroulant à Lyon. À la fin de l'après-midi, Erik me désigna tel un Hétéro Queer. Au début j'étais un peu perplexe puisque j'y voyais une contradiction dans les termes, puis j'ai fait quelques recherches et il se trouve que ce mot existe depuis une quinzaine d'années, on trouve quelques articles en anglais sur Internet concernant « les sexualités déviantes » des hétéros, ça va du col blanc « straight » qui empreinte les sex toys se rapportant à des pratiques lesbiennes afin de produire quelques frissons supplémentaires à sa femme, aux pratiques S.M. entre hétérosexuels de bonne famille... Enfin, la question n'est pas uniquement sexuelle, l'hétérosexualité ne concerne pas uniquement le coït entre un homme et une femme, ce régime conditionne toute la société et touche autant l'organisation familiale, l'organisation sociale et bancaire que l'organisation du territoire.

J.B. : Tu veux dire que l'hétérosexualité est une idéologie ?

S.E. : Clairement. Enfin si j'emploie ce titre, c'est aussi en réaction à « La manif pour tous » qui imagine détenir le monopole des valeurs hétérosexuelles. Étant donné que je suis en total désaccord avec ce mouvement, je reprends le terme « Hétéro Queer » afin d'offrir la possibilité de se distinguer de ces « hétéros-fanatiques ». D'ailleurs, dans les années 70 le Front Homosexuel d'Action Révolutionnaire (FHAR) qualifiait « d'hérétos-flics » ce genre de revendication. Il s'agit également d'apporter un soutien au mouvement Queer, qui en premier lieu se rapporte au libre choix de sa sexualité, et en second lieu à une évolution de la pensée féministe accueillant les minorités subissant des discriminations physiques (handicap), ou de races (minorités visibles), ou de pratiques en marge (métiers du sexe) et bien entendu de genre. Bon, ceci se réfère à la domination masculine dans son ensemble, aux normes hétérosexuelles invisibles comme aux lois patriarcales et religieuses...

J.B. : Explique-moi pourquoi Hétéro Queer c'est contradictoire...

S.E. : Au début je pensais qu'en tant qu'hétéro il m'était impossible d'adhérer au mouvement queer principalement représenté par les lesbiennes / Gay / Trans / Bi (L.G.B.T.). Disons que j'y voyais une impossibilité logique. Mais étant donné que la réflexion s'étend à l'ensemble de la société, je me suis demandé à quels critères hétérosexuels j'adhérais. Après une brève analyse, il apparaît que je n'adhère pas à l'organisation du territoire hétérosexuel en général.

J.B. : Qu'entends-tu par « l'organisation du territoire hétérosexuel » ?

S.E. : Et bien, lorsque l'on a été éduqué comme un homme-blanc-dominant, ce qui fut le cas pour moi comme pour la plupart des hommes, il y a un certain nombre de tâches auquel il faut se conformer pour conserver le statut de mâle. Je ne parle pas des performances physiques ou autres phénomènes sportifs qui font bien entendu partis des joies du cirque médiatique... Ce qui apparaît ce sont les tâches sociales empruntées à la morale chrétienne qu'il faut accomplir dans un ordre de passage, nous sommes formatés afin d'intégrer le monde du travail en fonction de nos antécédents sociaux (reproduction sociale), puis trouver la personne avec qui se reproduire, se marier, donc se reproduire, puis il faut acheter un bien immobilier, puis aller en vacances d'été, en vacances d'hiver, et au supermarché le samedi après-midi, avec une petite messe ou une partie de football le dimanche matin selon ses goûts bourgeois ou populaires...

J.B. : Il n'y a absolument aucun mal à tout cela ! Ou veux-tu en venir ?

S.E. : Je n'ai jamais dit que c'était mal, disons qu'à petite dose c'est exotique et parfois très sympathique, mais c'est pas mon truc... Il semble d'ailleurs qu'une minorité des membres du réseau L.G.B.T. aient milité pour « le mariage pour tous », pour moi c'est une forme de retour paradoxal aux lois patriarcales... Mais c'est aussi la raison pour laquelle je ne comprends pas pourquoi « les hétéro-fanatiques » n'accueillent pas mes amis à bras ouverts, puisqu'au fond ils désirent vivre et partager exactement le même régime que des « hétéros-normaux ».

J.B. : De ce point de vue, es-tu plus Queer que les Queer ?

S.E. : Le fond du problème est d'interroger l'hétérosexualité, ou bien « la normalité » dans son ensemble, et de souligner qu'il y a différentes façons de voir et de ressentir en tant qu'hétéro, je pense d'ailleurs que chaque grande rencontre, chaque histoire d'amour est l'invention d'un nouveau genre... L'invention de « nouvelles sexualités » dure, c'est un fait ; alors que « les histoires d'amour finissent mal... en général ».

J.B. : Qu'est-ce que « la normalité » ?

S.E. : Comme je l'ai signifié plus haut, ce goût et ce droit s'organisent autour d'un ensemble de fictions propres à nourrir le commerce des corps et l'industrie bancaire. Si l'on suit la sainte voie de l'hétérosexualité, il y a d'abord Dieu le père, le berger, le chef de famille qui prendra pour objet une femme qu'il transformera en mère ; puis le couple reproducteur représentera une cellule familiale, et devra dans un élan de joie et de bonne humeur se mettre en dette : en dette par rapport à son banquier pour obtenir des biens de consommation ou un bien immobilier ; en dette par rapport à ses propres parents et enfants puisqu'enchaîné au cycle de la filiation ; en dette dans un rapport de soumission à son patron ou à son supérieur hiérarchique — le patron étant le garant de la survie du couple, des progénitures qui en découlent et du bonheur patrimonial que leur a promis le banquier. Bref, à l'extrême, l'hétérosexualité entretient la culture de la culpabilité, de la faute, de l'esclavage, ... et avec tout ce que l'on voit à la télé, je dirais qu'elle nourrit également la xénophobie tout comme la peur de son ombre.

J.B. : Si je comprend bien tu nourris également un propos paradoxal...

S.E. : Certes, mais la vie elle-même est contradictoire... Sans adhérer aux normes hétérosexuelles, l'Hétéro Queer reconnaît et soutient le droit des homosexuels-bi-trans, ... à porter, à incarner, à intégrer les normes hétérosexuelles s'ils le désirent, puisqu'au fond nous sommes tous marqués et formatés par l'éducation, l'économie et les politiques patriarcales, qu'elles soient de droite, de gauche, du centre ou des extrêmes ; d'un autre côté, il désire remettre en question le statut du mâle-blanc-dominant sans pour autant perdre « ses attributs » masculins.

J.B. : Ton jugement ne serait-il pas un peu trop moral et par dessus le marché un peu tendance ?

S.E. : Cela fait une vingtaine d'années que je fréquente les milieux plus ou moins en marge tout comme les vernissages *so hype*... Et au-delà de mon intérêt pour la clarté, la distinction et la sainte raison, il reste que La Grande Beuverie, La Grande Santé et l'Amour Fou sont mes seuls et uniques programme et tendance politique.

«Le complexe d'Œdipe», Analyse d'une œuvre de Sammy Engramer.

Sigmund Freud intitula Complexe d'Œdipe la relation amoureuse qu'entretiennent les petits mâles avec leurs mères, avant que le «nom du père» fasse autorité et stimule une séparation légitime entre les deux cachotiers. Sans que cette relation désigne concrètement un inceste, elle motive l'imaginaire du petit garçon et qualifie la relation d'une mère (inconsciente) avec son enfant (pervers polymorphe) tel un amour incestueux — et non, bien entendu, tel un acte incestueux. Le titre de l'œuvre (*Le Complexe d'Œdipe*) nous indique explicitement de quoi il retourne, nous pourrions même dire que l'énoncé «**m'amant**» crayonné sur une planche de bois est une parfaite illustration du titre de l'œuvre. Mais c'est bien mal connaître les tournures d'esprit de Sammy Engramer que renvoyer cette œuvre à un principe d'identité, voire à une ixième tentative métonymique entre un titre et une œuvre d'art.

Observons l'énoncé. Il s'agit dans un premier temps de contracter le pronom «me» et le mot «amant» — contraction qui laisse entendre le mot «maman». Ce substantif est bien entendu le synonyme du mot «mère» qui qualifie une relation intime entre l'enfant et la mère ; car si le mot «mère» regroupe toutes les «mamans», il apparaît que le mot «maman» dans chacune de nos bouches n'en déclare toujours qu'une seule. Outre la première interprétation renvoyant au Complexe d'Œdipe, il est probable que cet énoncé interroge également l'action du pronom «me», donc d'un «moi» en tant qu'amant. D'un autre côté, le mot «amant» questionne une relation adultère qui, en tant que fait, s'entoure d'une foule de discretions et de secrets afin de contourner les lois patriarcales. Mais le secret de la rencontre adultère ne dissimule-t-elle pas un problème plus profond, telle une perte inconsolable ? En d'autres termes, l'amant ne serait-il pas un adulte ne parvenant pas à se sortir du Complexe d'Œdipe ? Ce qui au fond fait jouir l'amant c'est bien la capacité de se substituer au «père», en l'occurrence dans le cadre d'une relation adultère de flouer «l'autorité du mari» ; ceci en couchant avec «une mère», donc avec «une femme mariée». Ce déplacement / remplacement des rôles est certainement une des meilleures options pour revivre l'incestueuse histoire d'amour qu'enfant l'amant a vécu avec sa mère*.



Une femme, son mari et son amant, triade vaudevillesque, fond de commerce du théâtre de boulevard : cette femme idéale qui dans ses multiples rôles est à la fois la maman et la putain pour le mari (Eustache / Lacan) ; en revanche, pour l'œil de l'amant, cette femme est une mère incestueuse avec qui il rejoue à chaque rencontre son accession au trône de Thèbes. La locution «**m'amant**» pointe et déconstruit une des figures masculines cachées derrière le voile des apparences et des normes hétérosexuelles. Ce registre de bizarrerie hétérosexuelle pourrait-il être qualifié de pratique Hétéro Queer ? Dans le cadre de relations adultères, l'amant est-il un élément régulateur / perturbateur qui a pour fonction de remettre en cause l'autorité patriarcale en jouant quelques scènes d'Œdipe Roi ?

Agathe Milien

*Sur le cas particulier de l'amant, lire «Un type particulier de choix d'objet chez l'homme», Chapitre IV «Contribution à la vie psychologie de la vie amoureuse», *La Vie Sexuelle*, Sigmund Freud, Éditions P.U.F.

QUELQUES DIVAGATIONS SUR «LA SECONDE PEAU»

Des femmes libérées du foyer ?

Difficile de parler de féminité aujourd'hui sans prendre en compte le discours de femmes libres et assumant leur féminité autant dans le cadre de la maternité que du monde du travail. Cette configuration idéale issue de la «révolution sexuelle» des années soixante semble néanmoins poser un problème. Du moins, la question serait de savoir si la phrase de Betty Friedan : «le pavillon de banlieue unifamilial est un confortable camp de concentration pour femmes» n'aurait pas évolué vers d'autres formes «d'incarcération» ? En France, la prise en charge d'un enfant en bas âge reste «un travail pour les femmes». D'un autre côté, les actes de séparation ou de divorce désignent la femme comme la personne légitime qui obtient «naturellement» la garde des enfants. En conséquence, le nombre de famille uni-parentale est majoritairement représenté par des femmes. D'un autre côté, et pour une certaine catégorie sociale, le salaire des femmes est toujours vu au rabais — malgré les efforts juridiques les faits sont là. Le constat de Betty Friedan a certes évolué, car au pavillon de banlieue unifamilial s'ajoute désormais la cellule monoparentale. En d'autres termes, et à la vue des évolutions sociales, les schémas ne s'excluent pas ni ne meurent. Le «pavillon» comme «la cellule» sont deux espaces qui cohabitent. Le fait qu'une femme maîtrise la reproduction (pilule contraceptive) et soit plongée dans le monde du travail ne semble pas, au final, avoir contribué à la libération de la femme. Dans 80% des foyers occidentaux la distribution des rôles hommes / femmes est conforme à la tradition patriarcale. Par ailleurs, même avec le droit de vote, la pilule, le pantalon, le «droit au travail», etc., il apparaît que ces progrès se transforment en contrainte dans le cadre «d'une reproduction auquel s'ajoute une séparation ou un divorce», donc dans la perspective d'une vie monoparentale. Dans ce cas, la séparation invite prestement les femmes à retrouver «le pavillon», donc un nouveau partenaire afin de bâtir une «cellule familiale» afin de retourner dans un nouvel espace domestique hétéro-géré. Bien entendu, la plupart des «couples normaux» optent en général pour la garde alternée ou la pension alimentaire. À partir de cette rupture les enfants apparaissent souvent comme «une plus grande charge pour les femmes» (quoiqu'ils le soient dès le départ). Aujourd'hui, l'enfant représente un engagement social et juridique, «la protection de l'enfant» désigne un nombre de soins et d'obligations qui a plus à voir avec l'ordre moral qu'avec l'amour filial ; disons que l'ensemble des obligations (l'hygiène, la réussite scolaire, etc.) est sensé illustrer la perfection d'un amour filial sous le réverbère de l'ordre moral. Ces obligations envers l'enfant et la vie de famille basées sur la reproduction sont majoritairement portées par le corps et les actions de la femme dans un espace domestique unifamilial ou uniparental, le tout étant encadré par l'hétérosexualité au sens large. La connexion sexuelle des corps hétéro-normés induit également une série de comportements et d'actions se référant autant à des valeurs morales qu'à une économie basée sur la dette. Selon Nietzsche, la dette est mêlée étymologiquement à la faute (*Généalogie de la Morale*). L'ordre économique et l'ordre moral (et pour beaucoup religieux) sont coordonnés à une moëlle épinière

GENRE À L'ÉTUDE

(politique, sociale, économique,...) distribuant des rôles aux hommes et aux femmes. La dette se trouve à tous les étages de «l'inconscient collectif». La première dette que dénonce Nietzsche se rapporte à l'ancien testament et au fait que nous naissons pêcheurs. Adam et Eve ont été chassé du Paradis, en tant «qu'enfants» nous portons la trace de «la faute originelle» d'Adam et Eve. Bien entendu, c'est Eve qui fut séduite par «le mal» et qui croqua la pomme... En d'autres termes, nous ne naissons pas innocents mais coupables, et nous sommes invités tout au long de notre vie à prendre en charge «une faute» que nous n'avons pas commise. Cette faute originelle est aujourd'hui et encore relayée par un ensemble de dettes illustrant notre culpabilité autant envers nos parents, notre banquier, notre patron ou l'État. D'autres l'appellerons «devoir», je crois cependant qu'il faille distinguer le «devoir républicain» de la «dette patriarcale ou économique»... Cette faute mêlée à la morale comme à l'économie circonscrit nos mouvements, notre langue, notre caractère, et nous invite à nier le corps animal et sexué, à nier les profondes contradictions qui nous animent, à nier la violence de nos actes. Au commencement était la violence, la vie est violence et souffrance. Au commencement était aussi l'amour, mais l'amour en tant que verbe, en tant que concept. Notre vie est traversée par la violence (en acte) et par l'amour (en tant qu'idéal ou concept). Avons-nous désormais la capacité de réévaluer ces valeurs ? Parviendrons-nous à instaurer l'amour en acte, afin de transformer la violence en concept ?

Du corps des femmes ?

Un phénomène troublant existe concernant le rôle des femmes en tant qu'objet de désir mêlé à l'image de la femme active. Si nous observons ce que la fille/femme s'impose quotidiennement pour «être et devenir une femme», nous constatons que chacune des parties de son corps est sous contrôle, tant du point de vue d'une construction esthétique que d'un entretien hygiénique. Livrons une liste sommaire des soins esthétiques et hygiéniques que la femme occidentale impose à son corps : les ongles de pieds et de mains sont manucurés et peints ; les aisselles, les jambes et le sexe («le maillot») sont épilés ; les cheveux sont coiffés, du moins quotidiennement entretenus (parfois décolorés, frisés selon les modes,...) ; le visage est maquillé et entretenu avec des crèmes de beauté (de jour et de nuit), les sourcils sont aussi épilés (les poils disgracieux sur le visage sont parfois éliminés au laser) ; les membres bénéficient de toutes sortes de parures et d'attributs (collier, bracelet au poignet ou au cheville, boucles d'oreille, éventuellement fourrure, foulard, chapeau,...) ; la peau est entretenue, lavée, baignée, soignée, broyée, gommée, bronzée, parfumée, huilée, massée... ; le corps est habillé de sous-vêtements sophistiqués, customisés, micro-aéré, colorés (gaines, string, porte-jarretelles, wonder-bra, avec un retour du corset pour certaines occasions, ...) ; le corps est mis en valeur ou caché de différentes manières (garde de robe et chaussures — il existe trois fois plus de modèles de vêtements pour femme que pour homme) ; la démarche est travaillée ; la voix est plus «veloutée» ou «sensuelle»,... ; à l'extrême le corps est transformé (régime, chirurgie esthétique du visage, des seins, liposuccion, botox, lifting,...) ; puis, les derniers attributs essentiels au corps d'une femme, comme le sac à main, les lunettes de soleil et aujourd'hui le smartphone ; enfin, et comme une cerise sur le gâteau, le dernier élément de contrôle du corps de la femme active est bien entendu la pilule contraceptive. Aucune parcelle du corps de la femme n'est épargnée, tout est sous contrôle. Ce régime contribue-t-il à atteindre un idéal esthétique ? Ou bien, est-ce pour instruire le désir hétérosexuel et assumer / endosser le rôle de reproductrice responsable ? Cette liste non-exhaustive représente-t-elle une forme d'asujettissement de la femme en tant que femme objet, ou encore, une forme aboutie et assumée de travestissement de soi en tant que femme active ? Dans le cadre d'un jeu conscient avec les représentations d'une société patriarcale, démocratique et chrétienne, le rôle de la femme est d'être une femme qui se reproduit de façon responsable (usage de contraceptif et «projet de vie»), et dans le même temps une femme active en permanence belle et désirable. Ainsi les femmes devraient être libres et satisfaites.

Femme musulmane ou femme occidentale, même combat ?

Prenons une comparaison qui pourra choquer certain d'entre nous, comparaison cependant nécessaire afin de provoquer une dialectique des représentations du corps féminin. Ma proposition est la suivante : il n'y a aucune différence entre une femme musulmane qui porte une burqa et une femme occidentale qui maîtrise et instruit toutes les parties de son corps. La femme musulmane se soumet à un ordre religieux lui indiquant fermement

ÉTUDE DU GENRE

de protéger son corps par un voile dans l'espace public ; d'un autre côté, la toilette de la femme occidentale poussée à l'extrême est également un voile — dont l'effet est proportionnellement inverse à la femme en burqa ou niqab, au sens où elle met en valeur tous les attributs qui susciteront l'excitation de l'œil afin de déclencher une mécanique masturbatoire. Si d'un côté la femme musulmane est supposée être assujettie par les lois de la domination masculine ; d'un autre, la femme occidentale serait à la fois le sujet d'un asujettissement volontaire à «l'idéal féminin», et dans le même temps sujette à un travestissement involontaire. Le constant travail de la femme occidentale sur chaque partie de son corps se rapporte à la fabrication d'une image, à la construction d'un idéal esthétique au masculin, ceci à titre «de femmes phallus», dont la moindre partie du corps est érotisé. Dans *King-Kong Théorie*, Virginie Despentes nous informe qu'il est possible de passer de la femme travestie à la femme décoiffée, habillée en blouson de cuir, jeans troué et basket... Toutefois, ce type de vêtements dits «unisexe» appartient à l'univers masculin, bien que ces habits masculins soient foncièrement féminisés. Il y a donc une inégalité entre les hommes et les femmes dans l'espace public occidental — les hommes devraient à leur tour se mettre à la place de «la femme assujettie/travestie», et investir l'espace public afin d'incarner «une construction esthétique», et en quelque sorte masculiniser les attributs et les vêtements féminins. Les transgenres (d'hommes à femmes) incarnent plus ou moins cet idéal esthétique, mais ils effectuent un jeu radical d'inversion du genre. Au même titre que Virginie Despentes, l'objectif serait peut-être d'avoir la possibilité de permuter et de changer de «genre» autant que nous le désirons dans une journée... Mais revenons à notre problème et à l'affirmation qui nous occupe, celle se rapportant au «travestissement de soi» par le biais de l'asujettissement/travestissement du «corps de la femme». Dans le cas de la femme occidentale le travail d'incorporation et d'incarnation de l'idéal esthétique masculin est poussé à l'extrême, ceci à la vue de la liste (incomplète) sus-nommée. La femme occidentale idéale (nue et parfaite) se cache tout autant que la femme musulmane voilée (des pieds à la tête). Par le contrôle des moindres parcelles de son corps ne s'agit-il pas de voiler, sinon d'enfouir ou de faire disparaître son «véritable moi» sous la forme d'un «travestissement de soi» ? Je suppose ici qu'il y a une forme de conditionnement qui empêcherait les femmes de se révéler à elle-même, il en est de même pour les hommes — bien qu'il semble que les hommes obtiennent beaucoup plus facilement les «outils» pour ce type de questionnement. L'homme est éduqué à développer des constructions personnelles, il sera plus disposé à exprimer «son for intérieur» et «ses propres idées» ; car malgré quelques progrès dans ce domaine, il semble que la femme se destine toujours (comme le disent Bourdieu et Passeron en 1964 dans l'ouvrage «Les héritiers») «à servir l'autre», à préserver «son intériorité» et à taire ses intimes convictions. Certes, le débat évolue, du moins pour «les filles vivant en occident», il apparaît toutefois que cette libération est éphémère, et dans une certaine mesure un passe-droit, un leurre momentané pour «les filles», puisque dès qu'elles deviennent «femmes actives» ou «mères» le «régime patriarcal», ou comme le dit Michel Foucault «le pouvoir pastoral» les rattrape.

L'espace public est-il interdit aux femmes ?

Toujours dans l'idée d'une observation tranchée et injuste, il semble que le «travestissement de soi» ait un rôle se rapportant aux figures de l'invisibilité. Il ne s'agit pas pour la femme occidentale ou musulmane d'être complètement invisible, puisque l'une et l'autre resteraient purement et simplement chez elles, le jeu prend la forme du camouflage : «être là sans y être». La femme musulmane portant un niqab est une ombre, l'ombre d'un seul homme ; la femme occidentale est une image, l'image idéale de tous les hommes. D'un côté comme de l'autre, s'agit-il de se voiler la face ou tout simplement d'incorporer le voile ? D'un côté comme de l'autre, il s'agit de maintenir une projection spéculaire et une protection animale ? Derrière le niqab l'homme de la rue peut imaginer toutes les femmes qu'ils désirent bien que le voile désigne explicitement «la loi du mariage» et «la propriété privée» ; derrière l'image idéalisée de la femme occidentale il y a la satisfaction sexuelle et masturbatoire de l'homme, mais au cœur de l'espace public cette femme reste inaccessible, son rôle est d'animer / motiver / maintenir en état le fantasme, ainsi que la puissance et l'énergie masculine dans l'espace public ; donc sur les lieux de travail, les lieux de restauration, d'approvisionnement (supermarché, boutique,...), de circulation (rue piétonne, rue, parc,...) et de distraction (association, bar, discothèque,...). Le rôle de la femme occidentale est plus complexe au sens où elle se destine à exciter l'œil comme à maintenir l'homme à distance ; dans le cas d'une femme portant un niqab nous sommes dès le premier regard invité à regarder ailleurs, cette image correspond à «un spectre noir», «un fantôme sans identité»... Il faut qu'il y ait «quelque chose à voir» afin que la femme puisse exister sous «un

GENRE À L'ÉTUDE

certain regard», et c’est à cette condition que la femme occidentale existe, du moins qu’elle existe pour le regard des «hommes actifs», et aussi pour les autres femmes à titre de «comparaison». Pour l’homme comme pour la femme, l’espace public est l’espace des jeux de représentation, on y joue et on s’y déguise en s’accommodant des modes, ou bien, on pense incarner quelque chose de soi par le biais d’une «seconde peau» — en cet endroit la compétition est rude et les enjeux narcissiques exacerbés. En définitive, les jeux de représentation dans l’espace public sont si complexes que nous ne cessons pas d’osciller entre la conscience d’être déguisé en relation à la mode, l’uniforme, le style, le groupe, donc, en relation à l’image d’une mode, d’un groupe social, d’un phénomène culturel/religieux pré-existant, et la conscience d’être pleinement soi-même (d’ailleurs en partie grâce à un groupe social ou une esthétique). C’est un paradoxe, un jeu d’interaction que conditionne l’espace public. De ce point de vue, hommes et femmes devraient tous être à la même enseigne, puisque le travestissement de soi existe aussi pour les hommes : un costume de marque, un uniforme kaki, ou encore «un individu unisexe» (éventuellement décoiffé, avec un blouson de cuir, jeans troué et basket), etc. Pourtant, le jeu d’interaction est inégal. Du moins pourquoi ai-je la sensation que les femmes sortent de chez elles «voilées» alors que les hommes seraient plutôt «costumés» ? Certes, si l’on observe la population active dans son ensemble, on voit majoritairement des femmes habillées «unisexe» qui on la possibilité de se transformer «en femme du monde» lorsque la situation l’impose ; on remarquera toutefois que le vêtement unisexe est en grande partie féminisé — qu’il soit discret ou excessif le maquillage est toujours présent.

Objet d’étude ?

Je m’intéresse à la «seconde peau», en d’autres termes à l’interface qui nous permet de communiquer par des signes distinctifs. Il ne s’agit ni de corps ni de parole. Mon problème se rapporte à une zone intermédiaire qui est en contact avec la peau comme avec le regard, c’est une interrogation propre au design textile et à ses extensions, ou encore propre au design graphique et à ses dérives sculpturales. Mon objectif est d’interroger cette zone particulière afin d’explorer ce qui culturellement désigne cette «seconde peau» comme genre féminin ou unisexe. Il ne s’agit pas d’une mode, mais d’une pratique qui accompagnerait, voire renforcerait les pratiques Queer. Mais amorçons une enquête sur les femmes et leurs opinions sur «la seconde peau» — est-ce un travestissement ou un asujetissement ?

Ma mère

Ma mère est «couturière à façon» à la retraite, elle a soixante dix sept ans. Avant de se lancer en tant qu’artisan, elle travailla dix ans comme ouvrière pour Christian Dior. Afin d’alimenter ma petite réflexion, je lui demande ce qu’elle pense de la libération de la femme. La première chose dont elle me parle c’est du pantalon, ce fut une révolution, même Coco Chanel, avant Courrèges ou Yves Saint-Laurent, n’avait pas osé dessiner des pantalons pour femmes. Je me souviens d’une remarque de Claudine Papillon, ainsi que son enthousiasme lorsqu’elle vit pour la première fois un pantalon pour femme (avec une braguette sur le devant) dans une vitrine de province. Le pantalon fut donc une pierre de touche, un élément masculin dont s’emparèrent les femmes. Je reste cependant perplexe concernant cet emprunt. Ma mère balaie mon propos puisque «les femmes ont dès le début féminiser le vêtement masculin». Elle regrette cependant que des femmes se laissent aller et ne tiennent plus à mettre en valeur «leur tête, leurs seins, leur taille et leurs hanches». Je souligne que cette attitude est de l’ordre du dressage et lui rappelle tout ce qu’est supposer faire une femme pour «être une femme active et désirable», contrairement aux hommes de sa génération qui ne font pas autant d’efforts… En conséquence, quels sont les efforts minimums à faire pour un homme ? Elle répond : une belle coupe de cheveux, et surtout des mains soignées, un costume simple et bien coupé / taillé, et enfin, des chaussettes assorties au costume. Ma mère insiste sur l’importance de ce dernier détail, puisque ceci veut dire que l’homme en question «s’est regardé de la tête au pied». J’insiste, l’exercice n’est pas à la hauteur de celui d’une femme, pour quelles raisons les femmes s’apprêtent à ce point? Simplement parce qu’elles désirent se sentir regardées, simplement pour se sentir exister, me dit-elle, et pour se faire il faut en passer par toutes les ficelles de l’apparat. Ma mère va encore au bal, lorsque pour une fois elle se présenta en pantalon, les hommes lui avaient dit qu’elle portait mieux la robe ou la jupe. Lui dire qu’elle obéissait au regard des hommes ne la dérangeait pas — puisqu’elle ne leur avait de toutes façons jamais obéi… Mais à

ÉTUDE DU GENRE

quel prix ? Ma mère a été battue durant ces deux mariages. Elle ne céda jamais. Pour cette raison, j’ajoutai que les femmes n’avaient pas été jusqu’à bout de leur révolution, et qu’au final, les habits unisexes, du fait de leur féminisation était une forme de travestissement supplémentaire, que le futur des femmes passait par l’invention de nouvelles formes de vêtements qui contribueraient à l’évolution du statut des femmes dans notre société. Elle me rétorqua que beaucoup de choses avaient déjà été faites. Puis, elle se rappela qu’enfant elle devait «mettre le pied» lorsqu’elle serrait le corset de sa grand-mère adoptive. Toutes les inventions du XXe siècle paraissaient insurmontables, Poiret inventa le soutien gorge au début du siècle, Jean-Paul Gauthier dessina des jupes pour les hommes, et d’ailleurs les mignons d’Henri IV portaient déjà des collants…

Nathalie

Nathalie a quarante ans, c’est une vieille amie. Je vois régulièrement Nathalie, toujours au comptoir. Elle rejette la question de «l’asujettissement» et du «travestissement». Elle me parle de douceur, et de la façon dont les femmes prennent «soin d’elles-mêmes». Nathalie s’est justement fait épiler les jambes et fait «tailler un maillot» cet après-midi. Elle me parle également de l’entretien de ses ongles de pied et du nettoyage du vernis à ongle. Nous sommes début octobre, elle porte son vernis «rouge tabacco» depuis le mois de juillet. Elle s’étonne de me confier ce genre de détails, persuadée que ça n’intéresse pas les hommes. Négliger ses ongles d’orteils durant quatre mois est une façon de ne pas prendre soin d’elle-même : «En ce moment, je me laisse aller…» me dit-elle. Elle me glisse à l’oreille qu’elle avait vieilli d’un coup, du jour au lendemain. Elle pense se faire faire un lifting. Je m’y oppose, scandalisé. Nathalie me regarde en souriant et tire sur la peau de ses joues, son visage apparaît plus triangulaire, puis elle ajoute : «Je ne suis pas folle, je vois bien une différence dans le miroir !». Nathalie est la seule femme que je suis certain de trouver au comptoir, toujours le même comptoir, dans le même bar. Ce bar est en quelque sorte une résidence secondaire. Un bar d’habitués et de doux alcooliques. Nathalie a toujours pris soin d’elle, même suite à son opération chirurgicale qui la traumatisa (ablation de la thyroïde). Il y a quelque temps, je me suis intéressé à la façon dont les femmes investissaient le comptoir. Le comptoir est réservé aux hommes, le fait qu’une femme comme Nathalie puisse le prendre d’assaut est un signe de résistance. Le comptoir est le dernier espace public qui n’est pas sous contrôle. Les espaces publics sont les lieux de la police (rues, rues piétonnes, galerie marchandes, supermarché, etc.), ces espaces de circulation sont également des lieux de contrôles, on peut à peine y stationner, jamais y résider (parcs et jardins, jardins pour enfants, restaurants, festivals, concerts, expositions, associations sportives, etc). En dehors des résidences privées de toutes sortes, seul le bar offre la possibilité de résider, de stagner de l’ouverture à la fermeture. Il faut bien entendu consommer pour attendre, rencontrer ou observer (bien qu’à Paris le bar soit devenu un lieu de circulation - excepté pour les bars de nuit). Le bar est divisé en quatre zones, le comptoir, la salle, la salle de jeux (de plus en plus rare) et la terrasse. La terrasse est un lieu d’observation, toute l’espèce humaine défile sous nos yeux ; toutes les nationalités, toutes les catégories sociales, toutes les modes, tous les âges. La salle de jeux est un lieu qui a tendance à disparaître, bien qu’elle puisse resurgir inopinément lorsqu’un patron de bar décide d’organiser un concours de belote, ou pour la version moderne, un quizz ou un karaoké. La salle reproduit la cellule familiale ou amicale (la terrasse joue également ce rôle), les groupes d’amies, les couples, ou les familles s’y réunissent pour fêter un événement ou leur achat du jour. Les groupes ne communiquent pas entre eux. Lorsque la promiscuité est trop grande, on communique sous la forme de petites blagues, ou de petites attentions (on se pousse un peu, on cède une chaise vide, on trinque,…) . Enfin, le comptoir, lieu des rencontres improbables. Il faut cependant s’y accrocher à plusieurs reprises afin de rencontrer l’inconnu(e), montrer patte blanche puisque vous ne connaissez ni le patron ni les habitués. Au comptoir, il est possible de faire des rencontres hors de la cellule familiale, amicale ou professionnelle ; effectivement, le monde du travail comme la cellule familiale/amicale conditionne un certain type de relation et de récréation. Disons qu’il est possible de provoquer le hasard, donc d’engager une conversation avec toutes les catégories sociales. Toutefois, le comptoir est principalement destiné aux hommes. Les femmes qui s’y risquent sont considérées comme «libres», donc sexuellement disponibles. Comme me disait une amie de Paris : «Dans le bar de mon quartier, ils ont beau me connaître et savoir que je suis mariée, dès que je m’assoie au comptoir, c’est open bar !» Et c’est la raison pour laquelle Nathalie va toujours dans le même bar, afin de participer au hasard des rencontres tout en étant entourée et protégée…

GENRE À L'ÉTUDE

Samantha

Samantha à vingt cinq ans. Samantha est une jeune femme magnifique, un corps solide et bien charpenté, un visage d'une grande perfection. Elle déteste profondément les hommes. À part son père, son frère, son petit ami, elle considère le reste de la population masculine comme des chiens qu'il faudrait nécessairement castrer. Son rejet est réel, il m'a fallu accepter quelques coups de poing dans la figure avant de pouvoir établir une conversation et redescendre sur terre — car j'étais moi-même fasciné par sa beauté. Je lui sou mets une partie du texte présent afin de savoir ce qu'elle en pense. D'après elle, l'idéal dont je parle a été choisi et construit par l'homme. Elle est parfaitement consciente de la soumission qu'impose le regard des hommes et de l'acceptation passive des femmes. Les femmes se font duper parce qu'elles pensent avoir inventé «l'idéal féminin». En ce moment, Samantha est en voyage d'étude en Croatie. Elle me décrit les filles de son âge telles des poupées Barbies de l'Est. Elles sont surmaquillées, les cheveux colorés à l'excès, les sourcils peints, etc. avec un bémol concernant les tenues vestimentaires quelque peu dépassées. Les jeunes femmes croates vivent aux dépens du regard des hommes, c'est clair. Samantha sait qu'elle ne peut échapper au «regard patriarcal», qu'en tant que jeune femme, elle a une fonction déterminée et un rôle à jouer. Si une femme est seule et sans enfant, elle aura raté sa vie : «et si en plus elle n'est pas canon, elle s'en prend plein la gueule». La femme est un boulet, «une histoire-boulet». Samantha est très révoltée, elle ne voit pas de porte de sortie. Même les femmes qui utilisent consciemment «l'idéal de beauté» dans les moindres détails afin de se transformer en «dominatrices» ou en «femmes fatales» (à l'origine une image construite par l'homme) finissent par être dressées et par devenir des accessoires, des chiennes de foire. La dominatrice est tout autant un sujet de conquête et de réussite, un trophée que l'on présentera domestiqué à ses amis et que l'on engrossera le moment venu. D'après Samantha, l'homme pensera : «c'est moi qui l'ai baisé et je vous le prouve avec ma descendance, maintenant c'est ma propriété privée officialisée». Sa version est unilatéralement machiste, une version qui anime une certaine catégorie d'hommes, pour ne pas dire la majorité.

Magali

Magali à quarante deux ans, elle vend des vêtements dans un magasin de luxe. Nous sommes dans un bar, des amies l'accompagnent. La première phrase que Magali me confie a le caractère d'une citation : «Les femmes ne se voient pas telles qu'elles sont !» Magali est un sujet idéal puisqu'elle partage quotidiennement autant l'intimité que les angoisses des femmes ; la gamme des femmes de trente à soixante-dix ans est complexée, dès que le premier bourrelet apparaît elles s'inquiètent et choisissent des vêtements qui cachent «les défauts». L'achat de vêtement est une sorte de thérapie qui réduit «la distorsion de son image» précise-t-elle. Dans son magasin de luxe, les «achats compulsifs» peuvent aller jusqu'à cinq cents euros. Elle me parle de sa meilleure cliente, anorexique depuis l'âge de vingt ans, ses choix de vêtement sont explicitement faits pour masquer «ses problèmes», ainsi que «les problèmes qu'elle aurait eu avec sa mère» lorsqu'elle était enfant... Je me réjouis du vocabulaire de Magali, elle confirme que le regard des femmes se rapporte à une image qu'il faut en permanence «corriger». L'habit est l'outil qui permet de masquer «leurs problèmes», «leurs bourrelets», comme «l'image qu'elles se font d'elles-mêmes». Je m'intéresse désormais plus particulièrement à Magali. À ce stade son discours évolue quelque peu. Pour elle, l'idée est d'être «en phase avec son physique» afin de ne pas tomber dans des jeux de séduction, l'interrogation sur «soi» est essentiel, il est nécessaire de parvenir à l'estime de soi afin de ne plus être soumise aux regards des hommes. En conséquence, elle assume son physique tel qu'il est. D'après elle, son maquillage «n'apporte pas plus de choses...». Lorsque je lui pose la question du «travestissement» ou de «l'asujettissement», Magali pense que le problème est une question de distance, on peut se maquiller par choix et non par obligation... Assise à notre table, sa jeune amie podologue avoue qu'elle ne peut pas sortir de chez elle sans se maquiller. Magali ajoute que se cacher derrière un vêtement ou un maquillage c'est aussi «s'assumer»... Magali finit par décrire les habits qu'elle porte, tout à un sens : des bottes cloutées pour le coté guerrière, des bas de tensions parce qu'elle a des varices, une jupe en dentelle pour la séduction, ses bras nus sont assumés, le tee-shirt noir flottant et le gilet pour homme ont pour fonction de mélanger les genres... Elle oublie de me donner la signification des longs colliers de perles noires en plastiques qui dodelinent du coup à l'abdomen, je lui pose la question, elle me répond : «Pour raison commerciale... ça facilite les ventes». Cette dernière affirmation m'émerveille, je reste néanmoins sur ma faim concernant le fait qu'une femme «s'assume» lorsqu'elle se maquille.

ÉTUDE DU GENRE

Marlène

Marlène a quarante deux ans, deux enfants. Elle est «artiste à pôle emploi». Je lui pose la même question : asu-jettissement ou travestissement des femmes ? Marlène pense que le problème n'est pas uniquement féminin, les hommes sont autant contraints par leur images, et régulièrement sous pression. La seconde peau dont je parle est un signe de reconnaissance socio-culturel, on s'y réfère en permanence pour suivre tel groupe ou contester tel autre. Je relance Marlène sur le fait que cette interface, cette seconde peau, est une zone en dehors du corps et du discours... Elle n'est pas d'accord, car la forme du corps nous invite à choisir une des panoplies se rapportant au code vestimentaire. La panoplie occulte forcément une partie de la personnalité, qui se révèlera toutefois dans les détails. La panoplie et le travestissement sont différents. Il y a travestissement à partir du moment où le détail se coordonne à la panoplie. Par exemple, le banquier est costumé de façon radicalement neutre, il ne laisse pas échapper un détail excentrique, tout est coordonné avec un soin particulier pour la platitude et l'anonymat. Pour Marlène, c'est l'exemple parfait d'un travestissement qui ne dit pas son nom. La panoplie permet des écarts et met les détails en concurrence afin de souligner et affirmer une complexité, on peut être habillé avec un cuir, un jean troué, des chaussettes en dentelle et des chaussures vernies à talons. Il reste que la contrainte demeure, il lui arrive de demander à son coiffeur une coupe de cheveux qui soit cohérente avec la fonction sociale ou l'emploi temporaire. Une de ses copines, tatouées et percées, s'est achetée une robe spécifique avant son entretien pour un poste de secrétaire de direction. La contrainte consiste à afficher une maîtrise du code vestimentaire qui dans le même temps «valorise sa soumission». Il reste que le code vestimentaire peut être violent pour les personnes corpulentes ou anorexiques, dans ce cas ils sont obligés de se démarquer par l'exubérance. Pour instruire mon discours, j'insiste sur le fait que cette exubérance est plus flagrante chez les femmes. Elle me contredit et me cite l'exemple des femmes qu'elle rencontre chez Lidl, elles sont en survêtement et n'ont pas les moyens «d'entretenir leurs grandes tailles». J'en arrive au maquillage, et insiste sur le fait suivant : si les femmes s'habillent comme les hommes (unisex) elles sont encore «masquées» et non «costumées»... Le maquillage fait parti des soins du corps, et dans «les parties visibles», il y a les soins «pour soi» et «pour les autres» ; «on se maquille par politesse», Marlène fait référence ici au «Baiser Volé» de Truffaut. Il s'agit d'un minimum de correction, être propre, se sentir propre, se sentir bien, jusqu'à se sentir désirable, même concernant les «parties invisibles» : «Moi, j'ai du vernis sur les ongles de pieds toute l'année», dit-elle spontanément. Puis elle me parle de «massage du corps après la douche», très efficace surtout durant les périodes de transformation (grossesse et régime). La crème pour le corps est un moyen de «se saisir soi», le touché renvoie au cerveau une image corporelle plus en phase avec la réalité, il permet une meilleure connaissance de son propre corps. Je brutalise son propos en lui disant : «c'est comme un apprêt sur une toile, on prépare le support avant de faire image»... Mais c'est mal connaître Marlène qui obtient toujours le dernier mot : «Les hommes ont uniquement connaissances de leurs visages et de leurs bites, il ne connaissent pas leur corps, et même pas leurs mains !»

Alice

Alice, trente quatre ans. Deux enfants. Même description sur les femmes et le contrôle de leur corps. Même question. Alice a lu beaucoup de livre autour du féminisme, elle ne se maquille pas et ne prend pas la pilule. Je me dis qu'elle a résolu le problème de la condition féminine en réglant les plus épineux comme les plus extrêmes stigmates de la féminité : le maquillage et la contraception. D'emblée, elle se pose la question de savoir si les femmes ont la possibilité de résister en se cachant, «d'ailleurs le regard des femmes est encore plus violent pour les femmes sans maquillage», elle ajoute cette incise avant de me parler de Bourdieu et de l'acte de résistance des femmes voilées durant la guerre d'Algérie : «Le voile permettait d'observer l'agresseur». Alice va très vite, elle incarne une tension permanente entre les désirs d'être une femme épanouie et les contraintes sociales. Elle désire également répondre à chaque «points de contrôles» de la liste. «J'ai un rapport au corps totalement désinhibé, toutefois mes rapports sociaux sont *straight*», «je sais que je suis belle parce que je me tiens droite», «être droite c'est être intègre avec soi et avec son corps». Alice fait mine de s'adresser à un homme : «Regarde, je suis conforme à tes attentes, puis au bout de deux jours... Regarde je suis le contraire !». Puis elle passe aux chaussures : «les talons c'est bien pour la danse, pour une question de déséquilibre et de basculement perma-

GENRE À L'ÉTUDE

nent, mais pour marcher c’est un asservissement». La question de l’épilation instruit des propos plus tranchés, «l’épilation intégrale est la chose la plus ignoble, c’est un appel à la pédophilie ! » ; «et puis soit tu te caches, soit tu montres outrageusement » ; «à chaque nouvelle rencontre tu es soumise, et tu fais toi-même le bilan de tes mensurations» ; «si je n’ai pas de seins, c’est parce que je n’ai pas envie qu’on les regarde — et si t’as pas de seins les hommes regardent ailleurs». Elle évoque quatre générations de femmes féministes, jusqu’à son arrière grand-mère : «Malheureusement nous sommes dans une société matérialiste, une société d’hommes, alors que le matérialisme des femmes se fait avec leurs corps», Alice me montre «son ventre reproducteur». Puis, elle engage un discours sur la pornographie : «la pornographie est une prison», «il y a aussi les normes du porno auxquelles les femmes se conforment et autour desquelles les hommes se construisent», «j’ai regardé des films pornos il y a seulement un an, je déteste les avoir vus, je ne veux pas coucher avec des mecs qui voient des films pornos, je ne veux pas représenter «ça» pour l’homme»… Je lui cite puis commente «Pornotopie» de Beatriz Preciado. Les vidéos pornographiques se rapportent à la pharmaco-pornographie, un concept détaillé par l’auteur qui analyse l’épopée de l’entreprise Playboy (et de son patron Hugh Hefner). Concernant les films pornos, l’hygiène est un principe, les cadrages vidéos sont chirurgicaux, la mise au point est nette, le cadrage use nécessairement de gros plans (fesses, visages), la lumière est également chirurgicale, aucune ombre n’est tolérée. Au même titre qu’une opération dans un bloc opératoire, le sexe des femmes est rasé et ouvert. Dans le cadre de la chirurgie, on rase la peau, et on découpe la chair pour opérer… Alice me dit qu’il y a cent autres façons de s’épanouir sexuellement : «l’intellect est aussi une source d’excitation sexuelle…» ; «il faut aussi se tromper durant l’acte sexuel…» ; «tout ce qui ne fonctionne pas est aussi important…» Également végétarienne, Alice termine sur une comparaison : «La pornographie c’est comme aller manger chez Mac Donald !»

Julie

Julie, la trentaine. Nous sommes au comptoir, je lui adresse pour la première fois la parole. Je pose la même ques-tion. Elle me jauge des pieds à la tête, elle m’a déjà vu à plusieurs reprises dans ce bar… Julie oriente d’emblée le débat sur la forme des mains des hommes. La taille des pouces, la largeur de la paume et la forme des doigts ont «une relation troublante avec la forme et les proportions de leurs bites». Je recule d’un pas en la regardant de coté, cette théorie me désarçonne carrément… Ça lui plaît, comme si elle avait réussi à repousser ma question. Est-ce une blague? Du moins une forme de projection délirante ? Julie a étudié quelques cas, et il semble bien qu’il y ait une corrélation entre la formes des mains et des pénis. «Et pour les femmes c’est pareil» ajoute-t-elle, leurs mains révèlent leur lesbianisme, latent ou non. Mais dans ce cas, c’est la façon dont elles se servent de leurs mains, comme une manière d’attraper les choses, de saisir le monde… Instinctivement, je range une main dans ma poche, l’autre s’accroche à mon verre de bière. Je lui décris une œuvre de Joël Hubaut, une aquarelle qui représente une main avec les cinq doigts écartés au bout desquels se trouvent des glands de verge. Je reprends un peu l’avantage avec cette description d’œuvre qu’elle ne connaît pas. Ça lui déplaît, elle me tourne le dos et ré-engage la conversation avec ses amies.

Mélissa

Mélissa, quarante quatre ans, sans enfant… Mélissa est galeriste, elle vit et travaille à Paris. Si le maquillage est une norme, les couples le sont aussi, on se met en couple pour concéder à la norme sociale. Le couple permet de ne pas se justifier, les invitations sont légitimes et fréquentes — seul, on devient suspect. Le milieu de l’art parisien est identique aux autres milieux socio-professionnels, il est très consensuel, forcément conventionnel. La panoplie «sauvons les apparences» est une norme. Christophe Duchatelet se désolait dernièrement des jeunes femmes se ruinant pour apparaître belles et désirables durant les vernissages chics et glamours, pour au final vivre comme des animaux domestiques dans huit mètres carrés… Je reviens sur mon sujet et sur la maîtrise et le contrôle du corps de la femme. Sa propre mère ne se maquille pas, elle est féministe. Mélissa a été élevé comme une personne unisexe. Enfant, elle était la seule durant les cours de natation à porter un maillot de bain, à l’âge de sept ans ses camarades de classe lui posèrent la question : «Pourquoi tu n’as pas de soutien gorge ?» Elle et sa sœur avaient les cheveux courts : «Malgré notre impassibilité, c’était toutefois très chiant d’être constamment traité de garçon». Le genre est défini dès la naissance, on perce les oreilles, on habille les petites filles en rose ;

ÉTUDE DU GENRE

pendant que le petit garçon va jouer dehors, la petite fille joue dans sa chambre à la dinette,… Mélissa me raconte une anecdote : un des artistes de sa galerie éduque sa fille de la même façon, cheveux courts et vêtements uni-sexes ; lorsqu’un matin il déposa sa fille à l’école, un père d’une trentaine d’année lui fit remarqué que «toutes les petites filles devraient avoir les cheveux longs»… La révolution sexuelle n’a finalement et décidément jamais eu lieu. Mélissa ne s’est pas maquillé jusqu’à l’âge de trente ans, puis : «On m’a dit qu’il serait mieux de se maquiller, que c’était une forme de politesse,… Mon mec m’a également dit que je présenterais mieux», puis elle ajoute : «les hommes sont eux aussi préoccupés par leur image mais pas de la même façon». Elle prend l’exemple du monde du cinéma. Au cinéma une actrice se doit toujours d’être belle et correspondre aux canons du moment, alors qu’un comédien se doit d’avoir «une gueule». Elle ajoute : «Au fond, c’est plus rassurant d’avoir en face de soi une fille qui ressemble à une fille». Je lui demande ce qu’est une fille qui ressemble à une fille ? «Et bien regardes les magazines, me dit-elle, toutes les adolescentes s’en inspirent et désirent être comme les images de magazines, donc des filles qui ressemblent à des filles». Il reste que le maquillage est aussi un rituel qui rassure, ce n’est pas un travestissement, et concernant l’autre versant de ma question, Mélissa me dit qu’on ne maîtrise pas l’image de soi. D’ailleurs, malgré le genre et le conditionnement des femmes, il est aussi probable que les femmes aient intégrer «le traumatisme d’être une femme» depuis des générations, voire des millénaires, ceci au même titre que sa propre résistance concernant l’impératif sourd et sournois de devenir une mère. Mélissa se pose des questions pragmatiques : «Quand je dis que je ne veux pas d’enfant, est-ce bien moi qui le dis ? Ou bien est-ce une conscience aigüe du métier qui ne me permet pas d’avoir d’enfant ?». Elle me parle de ces femmes qui désirent avoir un agenda de premier ministre (cadre supérieur ou chef d’entreprise) tout en ayant trois enfants. Après douze heures passées au bureau ou en déplacement, quel temps reste-t-il pour éduquer ou simplement voir ses enfants ?… [Je dois malheureusement arrêter notre conversation, je suis à Paris et j’ai un rendez-vous pour la future exposition où ces entretiens figureront].

Rébecca

Rébecca a quarante sept ans et deux enfants. Elle commence fort : «Le voile masque la faille, une faille qui ne doit pas être vu par l’homme». Pour Rébecca, les femmes sont toujours en train de négociier, puisque dans un couple le désir des femmes passe en général après celui des hommes. C’est pourquoi la femme doit montrer sa faille et en même temps la cacher. Les renoncements concernant le travail, l’amour ou les relations sociales sont plus fréquents chez les femmes : «Les hommes te mettent tout le temps des bâtons dans les roues». En revanche les rapports sexuels sont «ce lieu» où il peut y avoir un rapport d’égalité, la sexualité est peut-être un lieu de résis-tance. «Souvent les mecs me disent que je suis très belle, mais je le répons que ça ne sert à rien puisque ça ne m’a pas rendu plus heureuse, ce n’est pas la beauté qui fait de moi un sujet». Elle poursuit : «Ma vie est un échec, ma beauté ne m’a pas aidé, d’autant que je ne me trouve pas belle, et c’est la raison pour laquelle je me maquille», «J’ai cependant espoir d’être «un sujet» pour m’accepter telle que je suis, et ne plus être considérée justement comme un objet», d’un autre coté, «être un sujet pour soi-même c’est compliqué, puisqu’on est toujours le sujet d’un autre». Je lui demande une définition de la féminité, elle me répond : «La liberté de mon corps». Je pointe une contradiction, pourquoi ne pas cesser tout simplement ce contrôle permanent sur son apparence et sur son corps ? «Comme tout le monde je suis préoccupée par le regard de l’autre (par exemple, l’épilation est avant tout liée au discours masculin), le maintien des apparences se rapporte à une quête, une quête permanente : la recherche d’un hypothétique amour». Puis la discussion reprend autour de la contraception. La pilule contraceptive représente la plus grande libération de la femme, c’est d’abord une liberté, un contrôle sur la fécondité, mais c’est aussi une responsabilité supplémentaire, ce sont les femmes qui décident, elles ont désormais la possibilité de choisir «le jour et l’heure d’une naissance». Pour Rébecca, l’invention de la pilule est LA révolution du XXe siècle. Je pense à cet instant au discours Queer, et au fait que l’évolution des femmes passe par la chimie, la chirurgie ou la cybernétique. La pilule contraceptive est clairement une action chimique sur «le cours naturel» des choses, les opérations chirurgicales transgenres également, les implants esthétiques comme ont pu le faire Stelarc ou Orlan relèvent d’une image de la cybernétique, une capacité à augmenter les performances esthétiques et mécaniques du corps. Après tout, ne serait-ce pas la continuité, du moins l’expansion du «travestissement» ou de «l’image de soi sous contrôle» de la femme ? L’homme a toujours cherché à dominer «la Nature» par différents moyens culturels, mécaniques, chimiques, etc. Cet objet de désir que représente le corps de la femme est certainement le

GENRE À L'ÉTUDE

lieu où «la chirurgie esthétique» instruit «une image pour l’autre» et en l’occurrence «pour le regard de l’homme». Les excès ou les dérives bio-chimiques et cybernétiques sont certainement le moyen de parvenir à reconfigurer «l’image de soi» passant outre les canons esthétiques du moment. À l’excès, Chelsea Charms est à la fois une caricature de la femme et un produit de la chirurgie, elle a subi trois opérations «d’augmentation mammaire», ses deux seins font vingt-six kilos. Toutefois, Chelsea a trouvé le moyen d’exister, en tant qu’objet et en tant que sujet inscrit dans les cultures de la compétition comme du record, et très certainement du dépassement de soi… Nous sommes potentiellement tous des monstres, rien n’est naturel chez l’être humain, tout est déformé, hypertrophié, tout est interprété, fantasmé, sublimé. Le langage est lui-même une hypertrophie, un ajout extra-terrestre qui nous place, nous situe «en dehors de nous-mêmes». Nous devrions poser la question autrement, plutôt que chercher à savoir «quel est le désir d’un homme ou d’une femme ?» ne faut-il pas chercher à comprendre «quel pourrait être l’extra-terrestre que nous cherchons à imiter ?»

Carole

Carole. Quarante deux ans. Sans enfant. Sur son lieu de travail, ses collègues (cinq mères) ne cessent de parler de logistiques familiales. À chaque fois, la discussion revient sur les enfants : «il apparait que les mecs ne sont jamais là, se sont les nanas qui doivent tout régler», elle poursuit : «être une femme et une mère, se taper un mari et préserver son emploi est de l’ordre de la quadrature du cercle, et par dessus le marché il faut continuer à prouver sa féminité !» Carole constate qu’il est impossible de tout cumuler, d’autant que lorsqu’on devient mère : «on devient tout à coup moins féminine». Pour Carole, la féminité n’a pas besoin de travestissement, des mini-jupes au vernis à ongle, c’est d’abord une posture, un comportement. Elle a un frère jumeau et a toujours aimé être une fille. Carole n’aimait pas jouer aux voitures bien qu’elle ait aimé jouer aux billes, et puis elle s’y connait mieux que son mari en marques de voiture. Elle me parle d’une rencontre avec Michèle Murray. Cette chorégraphe faisait l’expérience de «se déguiser» en homme : «Elle avait une dégaine de camionneuse mais elle était malgré tout super féminine». D’ailleurs, «les femmes peuvent être des «cageots» en restant très féminines. Il reste cependant que les femmes ont plus à prouver que les hommes». Carole ne se maquille pas, elle ne supporte pas d’avoir «un truc étranger sur le corps». Je trouve son discours ambivalent, du moins je ne comprends pas ce que veut dire pour elle «la féminité», j’insiste et demande des précisions. Carole me répond qu’elle a toujours aimé les paillettes, les bijoux, les robes de mariée… que ce sont aussi des attributs de la féminité. Je ne comprends plus rien, il y a contradiction, notamment avec le fait qu'elle ne se maquille pas, et je ne remarque sur elle aucun bijoux ni habits ostentatoires se rapportant à «la féminité», je lui fais remarquer, elle me répond : «justement, on est mitraillé par une norme voulu par les hommes, je suis comme les autres, je suis donc préoccupée par le regard de l’autre, certes, en tant que sujet ma quête est intellectuelle, car c’est peut-être l’endroit où l’altérité existe vraiment,… Mais ceci ne m’empêche pas d’aimer les robes de princesses…» Je spécule et je me dis que «la féminité» est aussi une forme de refuge, enfin quelque chose de détournée au profit «de rêves de petite fille» qui permettent aussi d’évacuer et se protéger des normes masculines… Notre conversation s’arrête là.

Faustine et Carolyn

Elles ont toutes deux vingt et vingt et un ans. L’une se destine au métier de costumière, l’autre désire être photographe. Donc : asujettissement ou travestissement du corps de la femme ? Faustine oriente le débat sur la séduction, celle-ci ayant pour objectif la reproduction. Puis elle parle de style. Faustine peut du jour au lendemain s’habiller «hippie» ou «gothique», il reste que ces styles correspondent aussi à des critères de séduction et de beauté, il est impossible de se défaire de ce joug. Elle ajoute : «Même si j’ai un sexe féminin je suis misogyne… Les femmes se disant l’égal de l’homme se rabaissent». Faustine cite Virginie Despentes : «Tout ce qui permet de survivre dans ce monde est viril», elle me parle des cotés pratiques du vêtement unisexe, le fait que l’on puisse courir, bondir et sauter des obstacles… Elle revient aux principes précédents : «Ton devoir de femme et de faire femme». Puis elle souligne, ironique : «Pourquoi l’électroménager est blanc ? Et bien pour être en accord avec la robe de mariée !» Faustine sait qu’elle correspond aux critères de beauté, elle sait que «c’est plus facile pour elle», le fait de s’habiller et de se maquiller c’est d’abord pour se plaire, c’est un acte purement égoïste et narcissique qui ne s’adresse pas aux hommes. Carolyn réagit, elle se fiche d’être belle, elle désire être bien dans sa

ÉTUDE DU GENRE

peau, puis elle ajoute : «Nous sommes dans une société où le culte du corps pousse à l’asujettissement comme au travestissement, à devenir un objet de consommation, alors que le corps est comme un véhicule, une habitation, un toit…» Mais sommes-nous le propriétaire ou le locataire de notre corps ? Je reviens sur l’idée de voile «occidentale» et «musulman»… Pour Caroyln, l’Homme est un animal social, et la femme a peur de se sentir rejetée. Faustine intervient, et se demande pourquoi elle désire séduire alors qu’elle ne veut pas d’enfant ? «Par goût pour le sexe !» Elle ne veut pas être engrossée ni être grosse, elle ne veut pas d’un corps déformé. Faustine désire vivre et jouir pour elle-même, elle veut être égoïste et narcissique à 100 % : «Ce que tu te représentes de toi-même reste voilé, donc j’ai des lubies, une frange rose, des tatouages, je me représente par mes vêtements, je joue avec les représentations en liens avec la musique». Carolyn intervient à nouveau : «Mais toi tu es dans un culte du corps !» Le «voile» dérange Carolyn, elle a eu des périodes d’anorexies, c’est difficile d’accepter son corps tel quel. L’uniformisation est flagrante : «Même si tu craches contre la pub tu l’intègres de toute façon, le fait de sortir dans la rue t’indique les contraintes, le format à suivre…» Carolyn a un rapport conflictuel avec son corps, c’est pourquoi elle ne veut pas d’enfants : «Et puis c’est comme si on m’inoculait un truc dans le bide ! C’est trop de souffrance…» L’esprit de séduction est une façon de contrer la solitude, Carolyn est en conflit permanent avec son corps. Elle finit ainsi : «C’est nous qui avons la plus sale opinion de la femme, on ne cesse pas de se dénigrer, de se critiquer entre nous…»

Élie

Élie est actrice. Trente deux ans, sans enfant. Même question. Du fait qu’Élie soit actrice, je m’attends à des réponses différentes. Effectivement, elle tranche : «Ce n’est pas avec des appareils que je me rapproche de moi-même». Élie me parle des canons de beauté différents d’un pays à un autre. Durant un voyage en Afrique elle était la «femme blanche», désirable parce que rare — fantasme de la peau blanche. Elle cite l’écrivain Léonora Miano : «La taille 38 est la burqa de la femme occidentale». Élie prend le travestissement pour un jeu de rôle, ce n’est toutefois pas son quotidien. Comme elle voyage beaucoup et qu’elle désire alléger au maximum sa valise, elle adopte le vêtement unisexe et porte le même jeans plusieurs jours dans l’indifférence la plus totale. Concernant l’assujettissement, il n’est pas seulement dû au regard des hommes, il y a également celui des femmes, au demeurant plus pesant : «D’ailleurs, je mate les femmes plus que les hommes, je les dévisage et les observe des pieds à la tête. Je regarde à quel point elles incarnent des objets de désir». Etant donné la nature singulière d’Élie, je décide d’être plus frontal et lui demande : «À quel moment es-tu toi-même ?», elle me répond sans hésiter : «Dans la solitude… Et quand je ne me pose plus la question.» Je poursuis sur une autre voie : «Est-ce difficile d’être une femme ?» Élie n’hésite pas à contrarier mes attentes : «Non, la pression sociale est plus grande pour l’homme que pour la femme, le féminisme est beaucoup plus assumé, plus combatif aussi». Par exemple, l’un de ces deux frères ne supporte pas de gagner moins d’argent que sa femme. D’un autre coté, l’activité d’Élie est en dehors des conventions sociales des classes moyennes : «Dans mon métier, je ne serai jamais en concurrence avec un autre homme ni avec une petite blonde, mon corps (d’actrice) est vecteur de choix, et j’accepte ces conditions». Elle ajoute : «Mon corps ne me pose pas de problèmes en société, j’aime aussi la coquetterie, c’est ludique, je ne la subis pas. Mais je ne suis pas dupe de mon corps, je suis aussi masculine». Ravi de cet aveu, je saute sur l’occasion : «Mais alors, les femmes ne devraient-elles pas assumer carrément la part masculine de leur corps ? Et les hommes ne devrait-il pas laisser aller leur part féminine ?»… «Non, on est son corps, c’est idiot de le censurer, l’idée est avant tout de lui faire du bien». J’insiste lourdement : «L’idéal n’est pas d’être masculin ou féminin, mais masculin et féminin»… «Oui et non, les différences sont aussi et parfois très belles, d’un autre coté, mon corps est fort et puissant, j’ai toujours regardé les mecs droit dans les yeux, je ne peux pas jouer à la femme fragile et délicate…»

Clémentine

Clémentine est médiatrice culturelle. Vingt cinq ans. Suite à ma question, Clémentine fait référence à un livre sur les femmes en Afghanistan, il apparait que ces femmes sont loin d’ignorer les distinctions se rapportant au genre puisqu’elles se maquillent sous leur burqa… Clémentine a envisagé ses premières expériences de «féminisation de son corps» comme une contrainte, en tant que femme, on a pas le choix, il faut se maquiller et mettre une

GENRE À L'ÉTUDE

jupe pour aller à une fête de lycée ou trouver un emploi, l’objectif est de répondre à une norme, mais également d’être regardé. Ceci dit, après avoir accepté ce régime, on jouit d’une certaine liberté, on peut «changer le regard que l’on porte sur toi» selon la façon dont tu te maquilles ou tu t’habilles. Clémentine revient néanmoins sur ma question trop orientée à son goût : «il faut envisager le féminisme de façon beaucoup plus globale, le changement doit se faire à tous les niveaux de la société». Clémentine ne se maquille pas, toutefois un détail l’énerve : «Au boulot on ne me demande pas de conduire parce que je suis une femme. J’ai mon permis, mais on demande toujours aux mecs. On me perçoit comme quelqu’un qui ne sait pas conduire». Clémentine est militante, plutôt à gauche, elle a le sentiment que les jeunes générations ne se posent plus la question du féminisme. Elle pense à ses amies et constate pour certaines d’entre elles, malgré la lecture de Simone de Beauvoir, qu’elles finissent aux fourneaux pendant que leurs conjoints accueillent les invités. Le discours sur le féminisme est occulté, et malgré la fréquentation de personnes dont le niveau d’études est supérieur, Clémentine constate que les couples reproduisent «le régime patriarcal». Ceci dit, Clémentine se plie au schéma patriarcal dans un cadre professionnel et hiérarchisé… À vingt cinq ans il n’est pas évident d’imposer sa voix, elle pense qu’il en est de même pour un garçon de son âge. Il reste que ce sont au final les garçons qui conduisent… Clémentine fait de l’équitation, «c’est le seul sport mixte!» précise-t-elle. Toutefois : «Sur 80% de femmes licenciées, nous retrouvons 80% de mecs en compétition». J’évoque à mon tour les écoles d’art où il se trouve 70% d’étudiantes contre 30% d’étudiants, alors que dans le cadre professionnel et au cœur du marché de l’art c’est exactement l’inverse. Sur son lieu de travail, elles sont 80% de femmes, aucune n’a été engagée sur des postes clefs… Elle se pose la question de savoir si les femmes ne sont pas «naturellement plus effacées et au service des autres». J’en profite pour encore citer «Les Héritiers» de Bourdieu et Passeron, et le fait qu’en 1964 des femmes s’orientaient vers des métiers «aux services des autres» ; d’un autre côté, les auteurs avaient constaté une similitude entre les choix professionnels des classes sociales les plus basses et ceux des femmes. Clémentine me confie que les femmes ont l’impression d’avoir gagné des luttes alors qu’en fait ça ne cesse pas de régresser. Je reviens sur les questions de travestissement et d’asujettissement de la femme par le biais d’un contrôle total sur son corps. Clémentine campe sur ses positions, elle ne veut pas réduire le féminisme à des questions d’apparences.

Clara

Clara a quarante ans, deux enfants. En tant que mère, elle observe ses filles adolescente et la façon dont elles se projettent dans le regard des autres. Clara ne se distingue pas de ses filles : «j’ai besoin de plaire, de savoir qu’on m’aime, donc je joue avec les apparences. Je n’arrive pas à me dire que je suis belle, donc je cultive mon apparence en tentant de rester naturelle». Je lui demande s’il est possible d’être naturelle tout en se maquillant. Clara répond qu’elle ne sait pas se maquiller, quoiqu’elle désire «se plaire», de cette recherche découle des déceptions, elle essaie donc de «se détacher du miroir» : «Et puis, la seule fois où j’étais vraiment habillée en femme c’était le jour de mon mariage, la plupart du temps, je suis habillée unisexe». Le vêtement unisexe est plus confortable, elle se sent définitivement plus à l’aise… Quoique l’été, elle porte des robes, mais c’est toujours dans le souci d’un bien être. En ce moment, Clara fait plus de sport, ce qui provoque une perte de poids. J’insiste, et lui demande si elle se sent assujettie à un modèle. Clara ne sait pas s’habiller en femme bien qu’elle regarde plus les femmes que les hommes. Elle apprécie d’ailleurs les femmes qui savent s’habiller mais elle ne parvient pas à les «imiter». Et puis : «c’est un combat du féminisme, pouvoir s’habiller de la même façon que les hommes s’est aussi pouvoir se détacher du stéréotype de «la femme sexy». Je lui rappelle qu’elle a «besoin de plaire». Sa réponse : «On n’a pas besoin d’être sexy pour plaire, l’idée est d’abord de se plaire à travers le regard des autres, un discret regard, une attention peut suffire pour te renvoyer une image satisfaisante de toi-même, il n’est pas nécessaire d’en faire tout un plat…». Clara ne s’imagine pas «super féminine», avec des talons, des bas et tous ces trucs inconfortables, elle s’imagine plutôt fille que femme : «Et puis ce n’est pas parce qu’on est mère qu’on est femme ! Je n’ai pas envie de me travestir, la panoplie ne m’attire pas,…. Je veux plaire et rester moi-même».

Patricia

Quarante sept ans, un enfant. Patricia a eu plusieurs vies, elle a été mariée durant dix ans, puis elle a eu des compagnes. La construction de soi s’est inversée : «Maintenant je n’ai plus envie de donner une image féminine,

ÉTUDE DU GENRE

je m’habille comme ça vient, je fais néanmoins attention à ne pas avoir le look d’une lesbienne camionneuse, d’ailleurs, si la féminité n’était qu’une façon de s’habiller ça serait trop simple, par exemple, je suis sortie avec des filles esthétiquement très belles et très «femmes» qui avaient un comportement machiste, une façon de penser et un positionnement très masculins». Je demande à Patricia ce qu’elle entend par «féminité» : sensibilité, délicatesse, finesse, complicité sont les mots qui lui viennent à l’esprit. Je suis lui fait part de mon étonnement concernant cet avis sur la féminité, les hommes ne détiennent-ils pas ces qualités ? Patricia me répond qu’elle n’en rencontra jamais avec ces qualités, et puis : «on en bave moins avec les nanas qu’avec les mecs, le quotidien est plus tendre et voluptueux, il y a une espèce d’évidence et de simplicité dans les relations, le corps est aussi important, il est moins anguleux et largement plus doux que celui des hommes…»

Élodie

Vingt-huit ans, sans enfant. Élodie est plasticienne. Le maquillage est un rituel, c’est comme se laver les dents, puis s’habiller pour aller bricoler. Elle ne varie pas sa garde de robe. Élodie est d’ailleurs incapable de mettre une jupe ou une robe. Elle se sent beaucoup plus libre en pantalon, et beaucoup moins un individu en jupe : «J’ai mis des jupes mais je ne me sens pas bien, je me sens «corps» mais pas «individu», et puis ça induit un comportement déformé, comme des regards qui se posent sur moi que je n’aime pas, ça débouche sur une séduction du corps, et j’ai besoin de séduire par l’esprit». Il existe cependant des antécédents, aux beaux-arts la plupart des ateliers étaient gérés par des hommes, il n’y avait pas de fioriture vestimentaire. Élodie s’est débarrassée «des choses du féminin» afin de ne pas être perçue comme une midinette : «Il y a un mauvais côté du féminin dans les arts plastiques, donc j’ai gommé les attributs féminins qui me gênaient pour travailler, et aussi pour être crédible,…. ceci dit, je n’ai pas tout exclu, les cheveux longs et le maquillage sont aussi des atouts». L’apparence d’Élodie s’est transformée en vue d’accéder à un métier. Elle se pose la question de savoir si l’adaptation n’est pas le propre d’une femme… puisque durant toute sa vie elle a essayé de «faire sa place». En tant que manuelle, il faut revêtir l’habit masculin. Élodie travaille souvent avec des techniciens des arts vivants : «Dès que je travaille avec des outils électriques, ils sont toujours derrière moi, ils désirent certes me préserver, mais ils ne se rendent pas compte de l’attitude sexiste qui me ramène à ma position de «sexe féminin», c’est comme aux beaux-arts, les mecs avaient libres accès aux machines, nous, on attendait qu’on nous coupent nos pièces… Il faut savoir être en position de force, j’ai fourni un double effort pour être crédible en tant qu’acteur d’une construction manuelle, les hommes ont l’impression qu’on va toujours finir par se blesser, cette crainte est idiote, comme tout le monde j’ai pas envie de perdre un doigt avec une scie circulaire, donc j’apprends d’abord à m’en servir…et si je ne suis pas à la hauteur, je vais comme les autres plasticiens chercher un autre moyen d’action, point final.»

Objet d’étude (bis)

Cet échantillon n’est certes pas représentatif de l’ensemble des femmes. D’autant que je me suis adressé à une catégorie de femmes qui pour la plupart ont fait des études supérieures. Ces femmes sont donc toutes conscientes de leur condition, elles ont une position sociale leur permettant d’apprécier le degré de liberté dont elles jouissent au quotidien. À la question sur «le travestissement ou l’asujettissement de la femme» les rapports de force hommes / femmes sont conditionnés par «la distinction sociale du genre» issue des «traditions patriarcales» désignant la place de l’homme et de la femme dans des rôles déterminés et éternels. Il reste que cette distinction passant par «la réussite sociale des femmes» ne semble pas complètement satisfaire et enthousiasmer les femmes — ne s’agirait-il pas d’un leurre, d’un miroir sans tain dans lequel la femme se mire pendant que l’homme la surveille? Certes, la distinction vestimentaire tend irréductiblement à se gommer, excepté dans les cas de figure où on se sent obligé de répondre à une demande, telle que «la panoplie» dans le monde du travail ou la robe de mariée symbole et spectacle du «monde archaïque». Il semble qu’à «la distinction sociale du genre» comme aux «panoplies vestimentaires» s’ajoute le souhait d’être reconnue, désirée, aimée. En conséquence, de la robe de mariée au vêtement unisexe féminisé, «la seconde peau» reste un moyen par le lequel «La Femme» parvient encore et toujours à «se faire une place dans la société des hommes».

Travestissement ou Asujetissement

Je cherche à savoir s'il y a un travestissement ou un asujetissement du «moi de la femme». Est-ce bien la bonne question ? Ici, il serait judicieux d'entendre le moi tel un phénomène partagé par les deux sexes. Il s'agit donc en premier lieu de savoir ce que pourrait être «le moi» d'une femme et d'un homme. Philosophiquement, il est impossible de définir «le moi» en tant qu'objet, il peut au minimum désigné une identité forcément incomplète, ceci au même titre que la carte d'identité. Il apparait d'ailleurs dans un fragment des «Pensées» de Blaise Pascal que «le moi» n'existe pas : *Qu'est-ce que le moi ? Un homme qui se met à la fenêtre pour voir les passants ; si je passe par là, puis-je dire qu'il s'est mis là pour me voir ? Non ; car il ne pense pas à moi en particulier ; mais celui qui aime quelqu'un à cause de sa beauté, l'aime-t-il ? Non : car la petite vérole, qui tuera la beauté sans tuer la personne, fera qu'il ne l'aimera plus. Et si on m'aime pour mon jugement, pour ma mémoire, m'aime-t-on ? moi ? Non, car je puis perdre ces qualités sans me perdre moi-même. Où est donc ce moi, s'il n'est ni dans le corps, ni dans l'âme ? Et comment aimer le corps ou l'âme, sinon pour ces qualités, qui ne sont point ce qui fait le moi, puisqu'elles sont périssables ? Car aimerait-on la substance de l'âme d'une personne, abstraitement, et quelques qualités qui y fussent ? Cela ne se peut, et serait injuste. On n'aime donc jamais personne, mais seulement des qualités. Qu'on ne se moque donc plus de ceux qui se font honorer pour des charges et des offices, car on n'aime personne que pour des qualités empruntées.* En conséquence, le moi n'existerait pas au-delà de notre nom propre, seule cette qualité nous raccordant à une identité minimale pourrait qualifier «un moi». Je suis Sammy Engramer, c'est bien la seule chose que je sais de moi, car si je me dis «ironique», «impassible», «malheureux», «ambitieux», etc. il est clair que l'ensemble de ces états traversent d'autres «moi», ces qualités sont partagées par d'autres individus. En revanche, je peux désigner avec exactitude ce que je ne suis pas, ceci dans tous les sens du terme, je ne suis pas un morceau de bois, ni une maison, ni un castor, ni «une ambition» en tant que telle, ni «une colère», ni une idée bien qu'elle puisse m'habiter et m'enthousiasmer, ni «l'amour» puisqu'il nécessite d'être lui aussi partagé,... Je suis moi, ni plus ni moins Sammy Engramer. Ceci dit, mon prénom indique mon sexe, Sammy est un prénom masculin. À ce titre, «Sophie Grünwald» ou «Bernadette Sourdin» partagerait le même embarras concernant «son moi» désignant le féminin. Ok, partons du principe que le moi ne s'incarne que dans une différence entre le prénom féminin ou prénom masculin. L'idée n'est pas d'entrer dans le débat sur le changement de prénom, peu importe ici de savoir si aujourd'hui je m'appelle Zoulira Engramer alors qu'hier je me nommais Sammy Engramer, puisque d'un côté comme de l'autre je (moi) serai toujours étiqueté et placé dans une case (homme ou femme). La meilleure façon de ne plus être assigné à une place serait d'éliminer le genre du prénom, en d'autres termes, il serait nécessaire que je m'appelle définitivement S.Engramer, ou bien Esse Engramer, ce qui dans le cas de mon prénom devient forcément jouissif puisque l'on peut y entendre : «sans grammaire» ou bien «est-ce Engramer» ? Outre ces jeux de mots, il apparait que le moi est insaisissable. Dès que nous cherchons à le circonscrire, soit nous ne cessons pas de courir après, soit nous le réduisons à «un genre» contenu dans un prénom. Y aurait-il un moi plus technique se rapportant au prénom (féminin / masculin) ? Oui, au fond il s'agit simplement de qualifier celui qui portera et engendrera. C'est à cette seule condition que l'homme est séparé de la femme, et qu'ils portent l'un et l'autre durant toute leur vie le stigmate de leur sexe. En dehors de ce fait, on pourra toujours trouvé des éléments de contradiction qui instaureront des troubles dans le genre.

Distinguons les moi(s). Disons que «le moi intérieur» n'existe pas, c'est une fiction que nous nous fabriquons et qui ne cesse de nous échapper. Ce qui ne veut pas dire que notre «mémoire» a emmagasiné un certain nombre d'événements, de concepts ou de traumatismes qui sauront dessiner les contours d'un caractère, ce qui ne veut pas dire non plus que toutes nos actions furent engendrées par «un autre» ou par «un esprit extérieur», c'est bien en tant que «sujet» que j'agis, et même si ce «je» est «un autre» (Rimbaud), je suis définitivement responsable de cet «autre» agissant... En revanche, «le moi extérieur» existe bel et bien, et ce moi nous le qualifions à l'aide de «la seconde peau», et bien entendu à l'aide de la peau elle-même, par le biais d'un corps entretenu, enceint, ou bien tonique, obèse, etc. Le moi serait donc la peau et «la seconde peau», et ce moi n'est autre qu'un apparaître et un paraître. À ce stade, distinguons le corps nu du corps habillé. Lorsque les femmes et les hommes cherchent à correspondre à une image idéale du corps (de l'Homme ou de la Femme), nous serions du côté du paraître. Rappelons-nous cette phrase : la taille 38 est la burqa de la femme occidentale, il s'agit bien ici de faire correspondre un corps à une image qui ne nécessite finalement aucun vêtement, car ce corps idéalisé est entièrement

sous contrôle, il est finalement conçu et entretenu pour parader et s'exposer au regard. Le reste de l'humanité devra se contenter du vêtement, et continuera de fantasmer sur les corps photographiés anorexiques ou toniques. La peau à laquelle doit se conformer «le commun des mortels» pose un autre problème, car elle désigne le corps non plus comme «un paraître» mais comme «un apparaître». Cet «apparaître» est pour beaucoup d'entre nous quelque peu ingrat, problématique, voire inacceptable... Outre les anges du 3e, 1er ou 8e arrondissement de Paris, le commun des mortels a «un corps normal» en permanence mis en comparaison avec «un corps idéal». Le «corps normal» a de petites ou de grosses difformités, plus ou moins de bedaine, un peu de culotte de cheval, des seins plats ou lourds, etc. Si je me regarde «mon corps normal» dans un miroir, ce n'est plus exactement moi, ma nudité désigne étrangement quelqu'un d'autre, et pourtant c'est bien au cœur de cet apparaître que je suis Sammy Engramer, que je suis moi, face à ma condition animale, tel un singe épilé... Au final, je refuse cette image car je n'arrive pas à la saisir de façon aussi cohérente que «l'image que je me fais de moi en tant que sujet, en tant qu'une unité extérieur à moi-même», non pas que l'animalité m'effraie ou m'échappe définitivement, disons plutôt qu'elle me dépasse en tant que corps destiné à une évolution, à un vieillissement, à une fin ; et outre la vie éphémère de mon corps, ce corps me dépasse également à la vue de ces désirs (sexuels) et besoins (alimentaires). Ce corps est pourtant le mien, il est bien réel, et c'est justement parce qu'il est réel qu'il «m'apparait», qu'il est le support d'une construction permanente, qu'il est le support d'un «savoir-paraître». En d'autres termes, je déplace «le paraître» vers «un moi extérieur que je me suis construit de toute pièce». Lorsque que je suis en basket, jeans, avec un tee-shirt imprimé à l'effigie de Dalida, là c'est moi ! Et c'est d'autant «moi» que je suis avec les autres, c'est donc mon moi social qui compte : mon véritablement moi c'est le regard de l'autre passant par le filtre de «ma seconde peau»... Et c'est en outre ce qui ne cesse d'être dit par la majorité des femmes que j'ai interviewé.

La diversité des panoplies, le nombre et la variété de «secondes peaux» pour les femmes est trois fois supérieurs à ceux des hommes, c'est un fait. Donc, si la question n'est pas de chercher «le moi intérieur de la femme» que l'on soupçonne prisonnier des dominations masculines, il s'agirait de qualifier plus précisément ce «moi extérieur de la femme» par le biais et la multitude de secondes peaux dont ce «moi» dispose. La question n'est pas de savoir si le moi est assujéti, il l'est d'emblée à la seconde peau, il est ce moi assujéti au regard de l'autre. La question est de savoir si «le moi extérieur» des femmes (ainsi que les hommes) est assujéti au travestissement. Savoir s'il est vraiment possible d'incarner cette seconde peau, ou bien s'il s'agit toujours d'une image de soi sous la forme d'une étiquette, donc sous la forme d'un déguisement nous permettant «d'observer l'agresseur», ou encore de «d'ignorer sa condition» (de femme ou d'homme). Les tendances esthétiques (punks, hipsters, etc.), la mode ou les codes vestimentaires nous incitent à nous distinguer les uns les autres — toutefois, et bien que différents, nous trouvons toujours des partenaires de «Je». Au final, nous nous adaptons au «goût des autres» par le biais du vêtement (du maquillage, entretien, etc.), cette forme de travestissement nous distingue comme nous camoufle en permanence ; «le goût des autres» nous permet d'accéder à un troisième terme, et ainsi incarner une «seconde peau». Ce phénomène a lieu lors d'un processus d'oubli du vêtement (par le biais d'un «mimétisme vestimentaire»), et plus le vêtement disparaît à nos yeux comme aux yeux des autres, plus nous nous montrons «tels que nous sommes» — c'est bien là une synthèse paradoxale. Je reprends mon propos sous une autre forme afin qu'il soit bien clair : en cherchant à se distinguer, il y a plus de chance que «l'on soit vu et reconnu», et pourtant «on se cache» puisque le vêtements désigne des qualités similaires, voire identiques aux autres, il distribue un certain nombre de signes de reconnaissance communs à un style, à une mode ou à un code vestimentaire, voire une classe sociale avec lequel des relations sociales s'établissent ; il faut donc «gommer» le premier stade de reconnaissance (les éléments de distinction) pour que les éléments communs (style, un mode ou un code) puissent à leur tour agir comme les marques se rapportant à un terrain d'entente ; à partir de cet instant le vêtement se fait le relais d'une seconde peau, «d'un soi-même vestimentaire» qui s'autorise à interagir au cœur du couple distinction / disparition. Précisons que le style, la mode ou le code est en adéquation avec un territoire donné (bureau, chantier, soirée mondaine, concert punk,etc.), dans les autres cas, il est rare que des individus très différents vestimentairement (élément de la distinction sociale) se croisent et engagent spontanément une conversation, un intercesseur sera bien entendu nécessaire. Vous me direz que c'est déjà le cas pour des personnes faisant partie de la même catégorie sociale et vestimentaire, certes, mais dans le cas de rencontres basées sur de fortes différences vestimentaires comme sur le hasard et la circulation des corps aliénés, il est fort probable qu'on ne dépasse pas le cadre de la distinction sociale passant par des regards distants et quelques contractions muettes.

Dans tous les champs sociaux existants (professionnels, amicaux, familiaux, sportifs, artistiques, etc.) tout l'art de la distinction et de la disparition consiste en la maîtrise d'un «savoir-paraitre» qui au fond ne s'adresse qu'à des «territoires communs», des façons de voir et de pensée dans un contexte déterminé (au demeurant au même titre que les corps nus façonnés à coup de botox et régimes alimentaires). Outre les jeux de différences vestimentaires instruisent par le jeu social du paraître, ce «savoir-paraitre» jouit également d'une division entre les hommes et les femmes au sein d'un même territoire, une double peine — pour reprendre l'exemple du «milieu de l'équitation», et bien que les pratiques langagières, vestimentaires et sportives soient similaires, les destins et les réussites dans le cadre des compétitions sont forts différents selon son sexe.

Styles, mode, codes ou «la liberté vestimentaire» ? J'ai dernièrement entendu une femme qui ironisait sur un homme ayant le plaisir de porter des vêtements originaux, voire dessinés par lui-même, par ailleurs des vêtements ni plus ni moins masculins. La singularité des détails projetait cet homme dans la catégorie «bobo-effimé». Ce dernier exemple indique que «les lois visuelles» se rapportant au vêtement sont très encadrées, ces lois délimitent des territoires plus stricts qu'on ne l'imagine. Du côté masculin, le moindre détail, la moindre dérive est repérée comme «une déviance», et au pire comme «une déviance sociale et sexuelle». En permanence, il existe un «délit de faciès vestimentaire». Du côté féminin, la transversalité est beaucoup plus grande, bien que toujours stigmatisée par un rôle et des fonctions déterminées passant par «le voile du maquillage». L'enjeu serait d'apprendre aux hommes à travailler plus encore sur les détails vestimentaires, afin d'opérer des déviations effectives, exploiter des actes de créations au sein du «moi social masculin». C'est une option. Une autre option se rapporte à une mode «uniforme» tant pour les hommes que pour les femmes : le «normcore» ou «l'acting basic», un être ordinaire, une esthétique du banal, etc. Il reste que dans tout les cas de figure, il n'y aura pas d'évolution des mœurs si l'homme ne parvient pas à se libérer de sa propre «condition masculine»... On ne naît pas homme, on le devient.

Sammy Engramer.

COMMUNIQUÉ DE PRESSE

HÉTÉRO QUEER 22 mars - 10 mai 2014

On commençait à identifier Sammy Engramer, l'homme qui jamais ne touche un morceau de bois sans le transformer en revival de l'art moderne, le furieux affairé à ce que la pensée circule encore dans le commerce des œuvres. Partisan avoué d'un entrisme volontaire, il impose le sens à la forme avec une insistance qui fait son style. Surtout, un fond polysémique qui souvent se cache sous une surprenante mais indispensable simplicité du résultat.

Or, a-t-on, ici, indiscutablement affaire à du pur Sammy Engramer ? Forcément, évolution de la société oblige, l'homme nous embarque dans la plus indispensable aventure du temps présent, à savoir l'état actuel de la guerre des sexes. Où en est le front, côté innovation théorique et agitation humaine ? À différents stades selon les points de vue, et c'est là ce que l'ensemble de pièces proposées ici va tenter de distiller :

Autant le dire d'emblée puisque le titre de l'exposition est déclaratif : Sammy Engramer sort du placard, et ce coming-out contre-intuitif nécessitait qu'il fabrique lui-même ses propres contenants (*Sirènes/3*). Ils sont en forme de femmes, ce qui jusqu'à preuve scientifique du contraire, renvoie à une réalité physiologique universelle. Ils sont au nombre de deux, l'un renfermant, aux différents étages de la personne représentée, les attributs et accessoires de la femme traditionnelle, celle à qui s'adresse encore la majeure partie de la presse féminine et de la publicité. Le second s'ouvre sur une réalité un brin moins familière du grand public, ce fameux queer qui fait frissonner les âmes sensibles.

GENRE À L'ÉTUDE

Dans ce registre offensif, Sammy Engramer a tracé un jour, pour l'évidence du geste, un signe alliant l'anarchie au féminisme, pour découvrir peu après qu'il ornait déjà les jolis ventres mobiles et exhibés d'un groupe punk féminin, prosélyte et brutal, faisant usage sur scène d'attributs masculins - identifiables même pour les néophytes (*Tribe8*). Il l'a donc conservé, le divisant en un spectre de couleurs complémentaires, fidèle à la lettre de la décomposition de la lumière. On pourrait imaginer de s'associer à la téméraire prise de position de cet artiste-homme-féministe en arborant ce sigle, s'il le déclinait sous forme d'insigne. À la boutonnière, ça ferait très old-school.

Pour nous remettre de nos émotions devant ces tapageuses évocations saphiques, rien de tel qu'un autre versant de l'anthropologie sociale. Avec la complicité d'une jeune plasticienne du son, Johana Beaussart, Sammy Engramer a imaginé les scalps des squaws contemporaines (*Sissif*). Étranges présences qui nous ignorent, dépassant du mur comme au dernier instant avant d'y disparaître complètement; ces passe-murailles nous murmurent d'une voix enjôleuse différentes litanies de la condition féminine occidentale. On s'attarderait bien sur ces deux attraits officiels, la chevelure et le timbre, si les plaisanteries sonores que ces pièces nous coulent dans l'oreille n'étaient pas si grinçantes.

Pour nous remettre de nos émotions devant cette trop familière épreuve de la condition du beau sexe, nous pouvons nous noyer dans la contemplation d'une étrange photographie en couleur représentant deux mains posées sur un comptoir (*Bagues*). Il est très difficile de déterminer si elles appartiennent à l'un ou l'autre genre, tant l'âge et la profusion de bagues hétéroclites rendent cette partie du corps illisible, asexuée.

Sont asexuées, aussi, d'autres représentations anthropomorphiques génériques, à croire que Sammy Engramer nous propose une condition humaine commune en dépit de l'évidence des disparités. Ainsi ce cintre, squelette du vêtement quand celui-ci n'habille pas l'être humain, est le propre de l'homme comme sont le sacré et le rire, d'où son titre : *Sainte*.

Et ce *Livre d'angle*, objet fétiche de la pratique de cet artiste, ce n'est pas qu'il n'ait pas de sexe, mais, ouvert sur des propos tenus par *Sœur Sourire** il surprend peut-être davantage que tous les signes référencés ici, puisqu'il nous rappelle que la nonne chantante était une ardente défenderesse de la pilule contraceptive. Il n'y a donc, insiste Sammy Engramer, qu'un pas à faire pour traverser encore davantage les croyances souvent erronées qui nous divisent.

Reste à traduire, entre autres innombrables œuvres, cette plaque un peu terrifiante, qui résume froidement dans une matière imputrescible notre anatomie, réduisant nos attributs aux termes qui les localisent. Eh bien, l'artiste, clément, loin d'avoir bêtement utilisé l'anglais pour sacrifier à la mode, a dégoté

ÉTUDE DU GENRE

dans cette langue une incursion poétique. «Blue tit», littéralement «bleu sein», signifie aussi «mésange bleue». Et le bleu de ce jeu de mots évoque irrésistiblement celui des seins appliqués sur la toile par Yves Klein et ses modèles. Je suis un peintre frustré, aime à déclarer cet artiste irrésistiblement conceptuel.

Frustré ou pas, aucun psychanalyste digne de ce nom ne refuserait à Sammy Engramer le titre de 'névrosé ayant réussi', tant sont lacaniennes les pièces *Le complexe d'Œdipe* et *La Maman et la putain*. On dit d'une femme peu encline à la bagatelle qu'elle est de bois, Sammy Engramer fait de cette matière un usage dont l'obscénité particulièrement sophistiquée verse dans le symbolique en passant par les mots, comme il se doi(g)t.

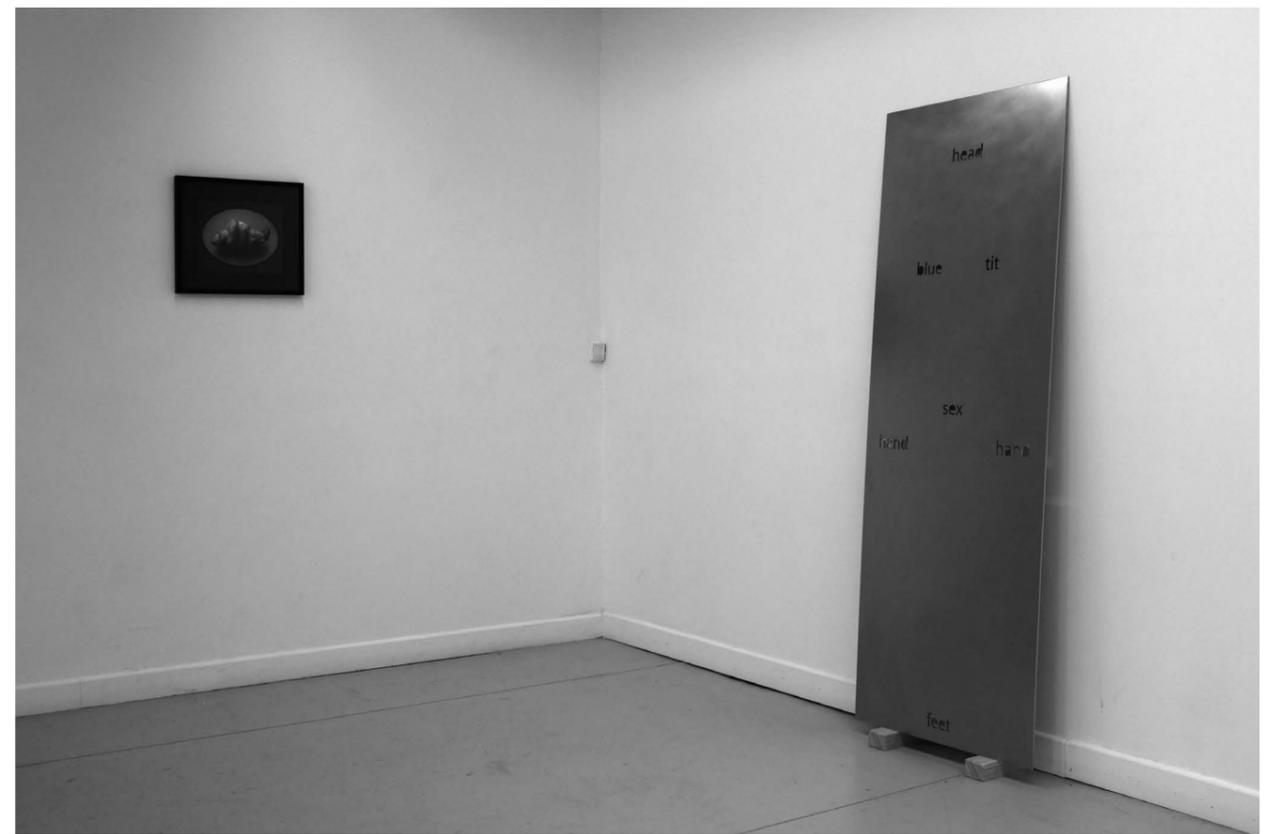
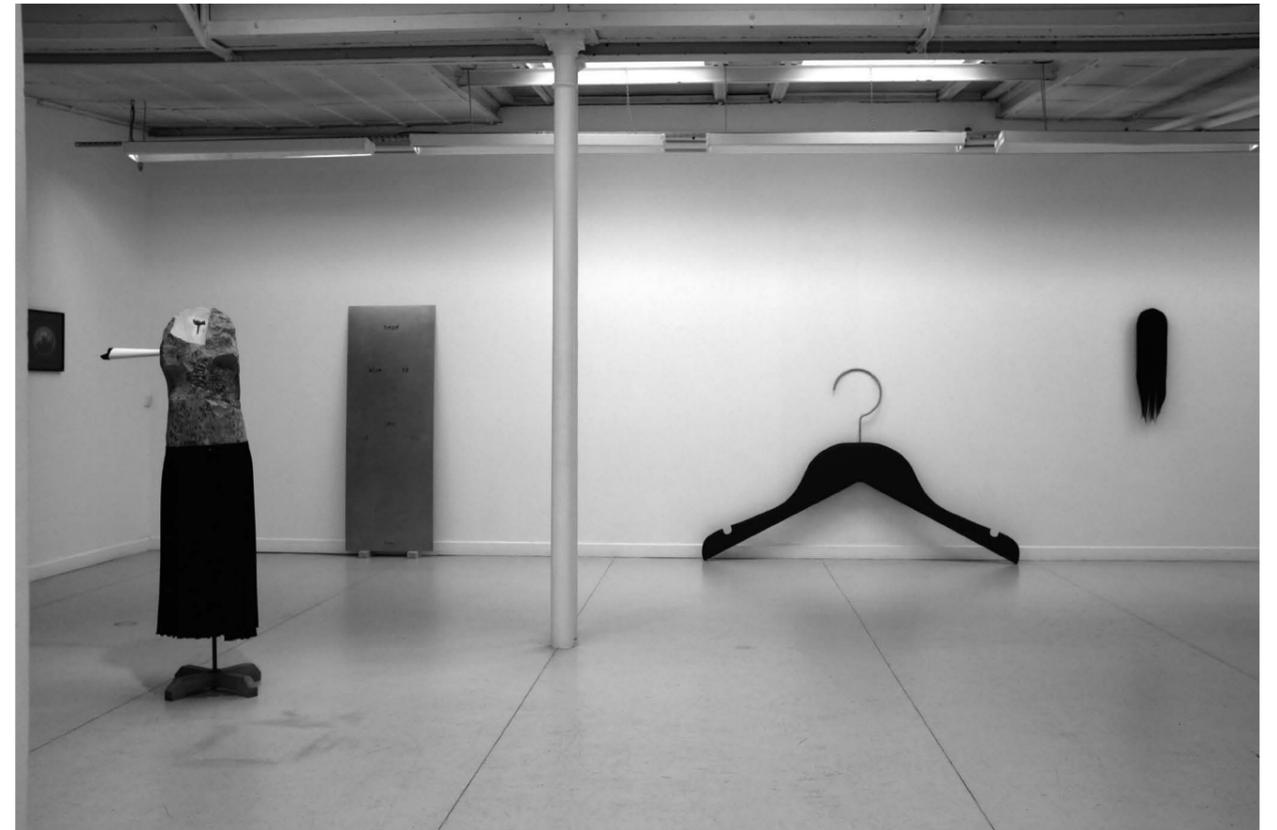
Eléonore Marie Espargilière

* rapportés dans la biographie de Sœur Sourire par Claire Guézengar, Léo Scheer 2009

Sammy Engramer - vit et travaille à Tours.

Hétéro Queer est la troisième exposition personnelle de l'artiste à la galerie Claudine Papillon. En 2001, Sammy Engramer participe à la création de l'association «Groupe Laura», qui diffuse l'art par l'intermédiaire de sa revue éponyme, «Revue Laura», dont il est co-directeur depuis 2005. Par ailleurs, Engramer est professeur à l'École Nationale Supérieure d'Art de Dijon.

VUES DE L'EXPOSITION



GENRE À L'ÉTUDE



ÉTUDE DU GENRE



GENRE À L'ÉTUDE



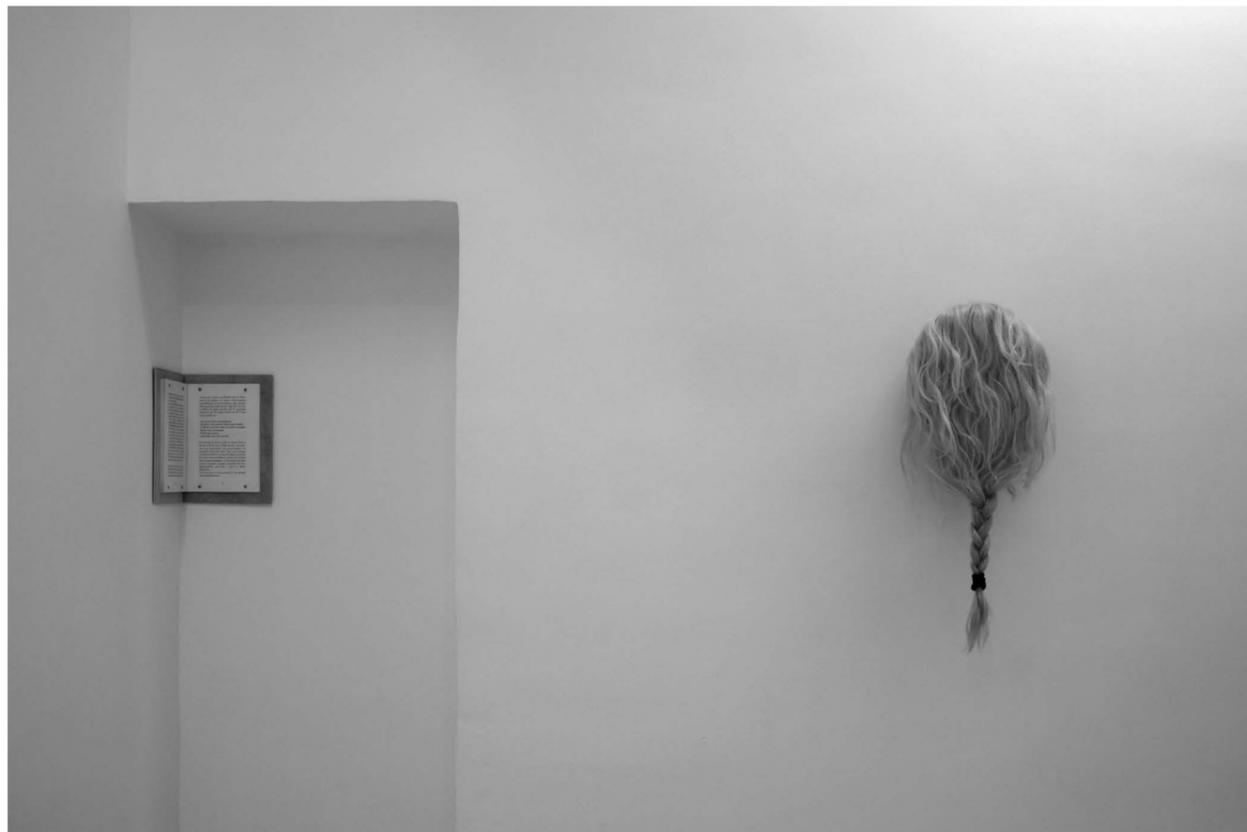
ÉTUDE DU GENRE



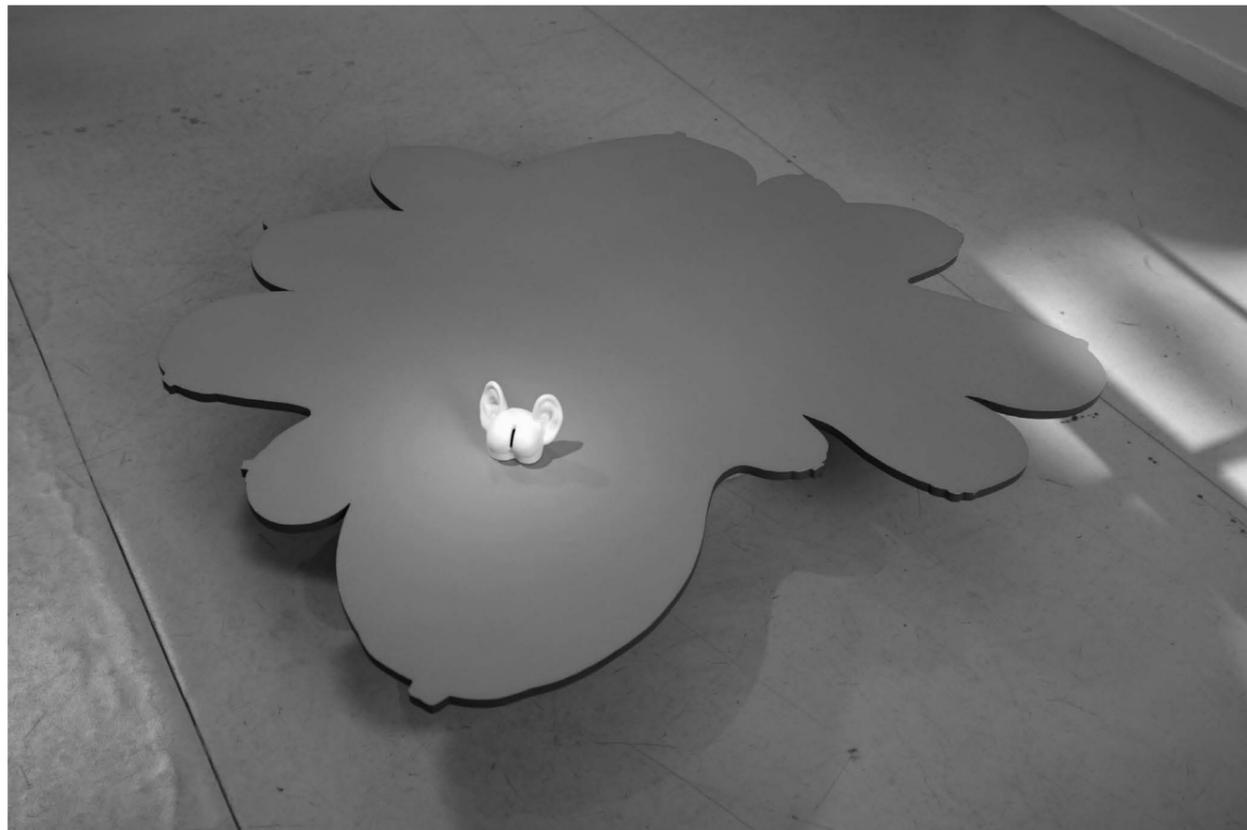
GENRE À L'ÉTUDE



ÉTUDE DU GENRE



GENRE À L'ÉTUDE



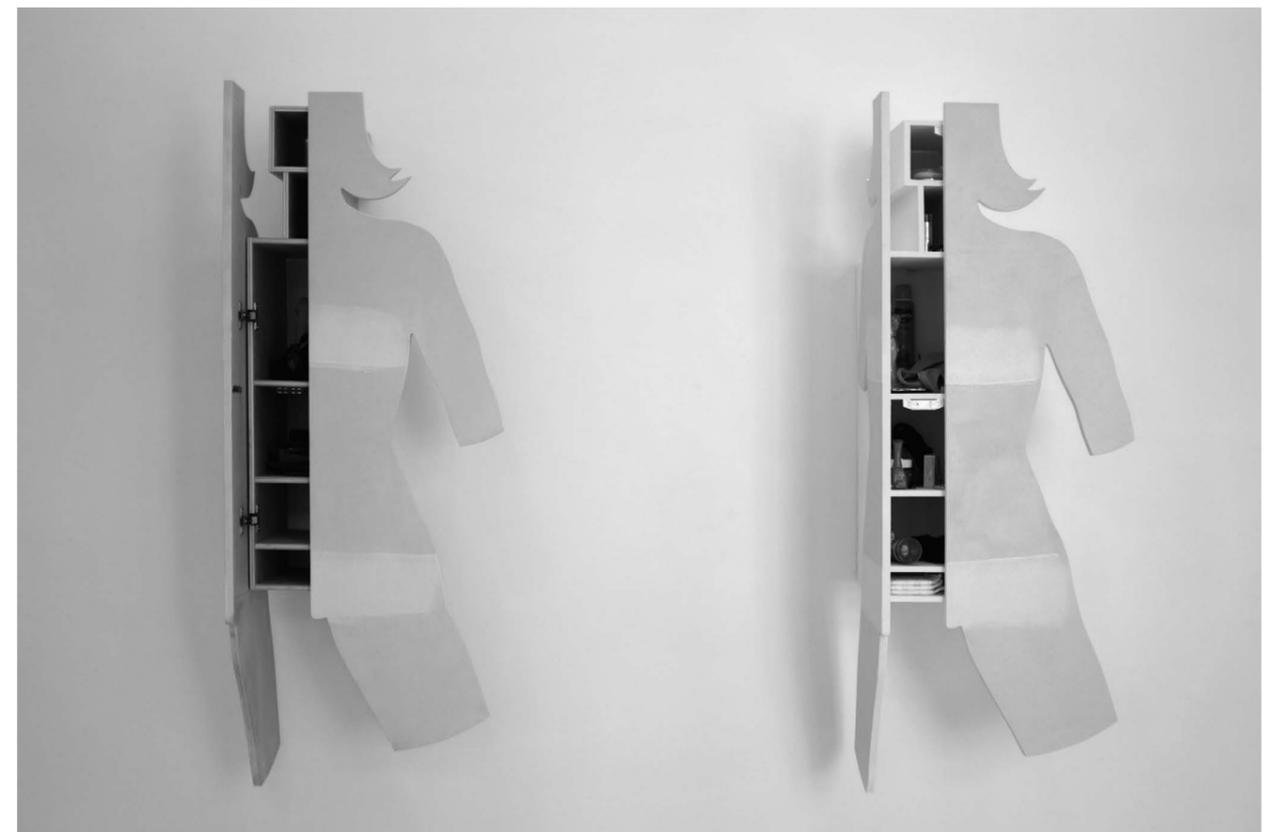
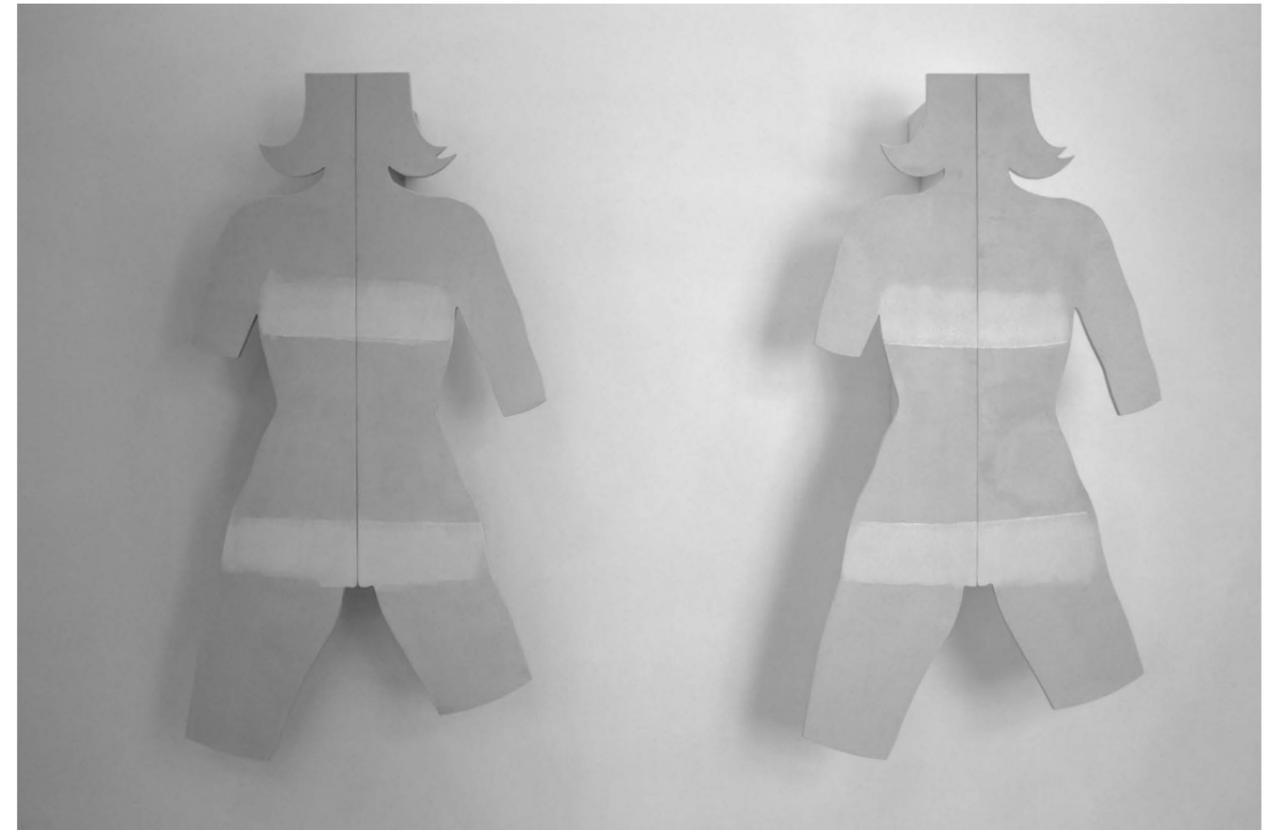
ÉTUDE DU GENRE



GENRE À L'ÉTUDE



ÉTUDE DU GENRE



GENRE À L'ÉTUDE

HÉTÉRO QUEER

une exposition de Sammy Engramer

du 22 mars au 07 mai 2014

Vernissage le 22 mars 2014

Claudine Papillon Galerie

13 rue Chapon

75003 Paris

0+33 (0)1 40 29 07 20

www.claudinepapillon.com

Horaires d'ouvertures :

de 11h à 19h du mardi au samedi

Je remercie vivement tous ceux qui ont contribué à
l'existence de ce pdf comme à l'existence de l'exposition
Hétéro Queer